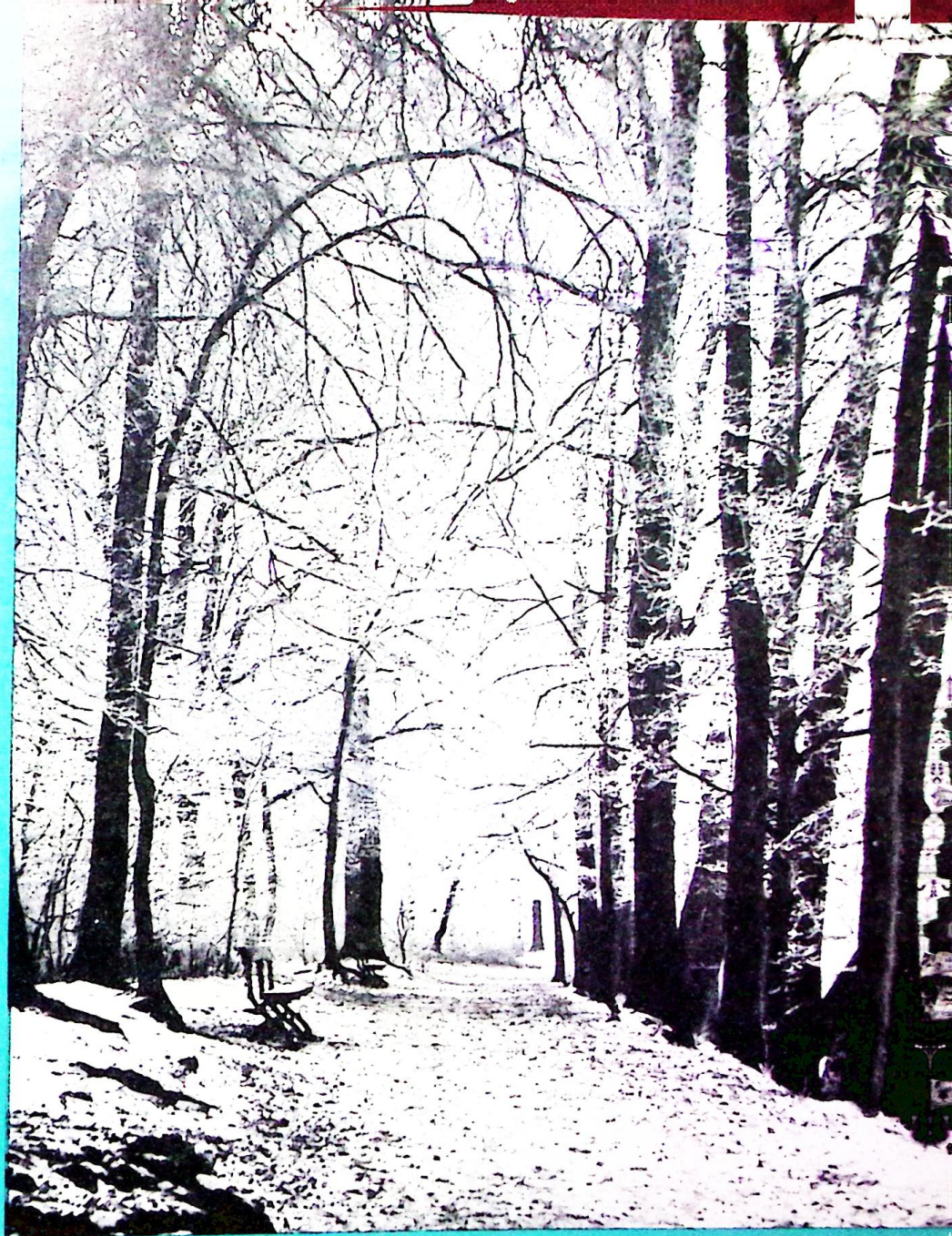


63/4

Janvier 1963

N° 1

mensuel



Brabant

tourisme.

Fédération Touristique
de la
Province
de
Brabant

1400 NIVELLES
TEL. 12 07 88
PRIX DU NUMERO : 10 F
ABONNEMENT : 30 F
C.C.P. 555.78
BUREAU ouvert de 9 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Editorial. *Edgard Spaelant.*
- Notre Président n'est plus. *M. A. Duwaerts.*
- Bruxelles gâchera-t-elle son avenir ? *A. H.*
- Dans le grenier de l'effort. *Yvonne du Jacquier.*
- M. A. A Merctem et aux alentours. *Emile Poumon.*
- M. Raymond Nossent fait le point. *J. D.*
- Un parisien... rue Neuve. *Robert Van den Haute.*
- La Prélatrice de Dielegem. *Yves Boyen.*
- Soirées et Midis du tourisme.

BRABANT 1963

terre de tourisme européen

EN ce premier mois d'une année qui sera évidemment fertile pour le Brabant, notre première pensée sera pour vous, amis lectrices et lecteurs. Pour vous qui, depuis des années, suivez notre action multiforme en faveur de ce Brabant que vous aimez autant que nous, pour vous qui nous encouragez à poursuivre avec ténacité et enthousiasme nos efforts de propagande touristique, culturelle.

Pour vous donc, amis lectrices et lecteurs, que 1963 soit doux à votre cœur, grand dans ses largesses envers vous, fécond dans vos entreprises, serein pour vos esprits. Tels sont nos pensées et nos souhaits. Ajoutons-y un dernier vœu : que chacun d'entre vous soit un ardent propagateur de notre revue; que chacun d'entre vous nous apporte un nouveau membre. Est-ce si difficile à réaliser ? En accomplissant cette tâche — si précieuse pour nous — vous nous prouvez que vous êtes de vrais Brabançons !

Ceci dit, 1963 sera pour Bruxelles et le Brabant une nouvelle année débordante de promesses. Ne voyons-nous pas au fil des ans s'amplifier le flot des techniciens européens, le flot des touristes européens déferlant vers Bruxelles ?

1963 verra le Brabant vivre à l'heure de l'Europe. Plus de mille deux cents congressistes, symboliquement revêtus de leur écharpe mayorale, ne se réunissent-ils pas précisément au Palais des Congrès, du 17 au 25 juin 1963, pour célébrer le cinquantenaire de l'Union internationale des villes. A l'occasion de cette importante et sympathique confrontation, le Crédit communal de Belgique organisera, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, une exposition de trésors d'art communaux européens. Nul doute que cet événement sensationnel n'attire un flot supplémentaire d'amateurs d'art vers Bruxelles et notre Brabant.

Une autre rencontre internationale est prévue pour 1963 : celle des brasseurs européens. En effet, ce sera du 26 au 31 mai que se tiendra, également au Palais des Congrès à Bruxelles, le Congrès de l'European Brewery Convention, organisé par le Centre technique et scientifique de la Brasserie. Le choix du Brabant, terre de la brasserie, pour cette réunion des grands spécialistes des problèmes brassicoles européens se passe de tout commentaire.

Bien d'autres grandes et moins grandes rencontres se dérouleront sur notre terre brabançonne, terre d'accueil de cette Europe qui se façonne autour de Bruxelles, autour de ce Brabant qui semble retrouver sa vocation première, celle qu'il n'aurait jamais dû oublier : être le ciment de l'unité européenne.

Edgard SPAELANT.
Député permanent.
Président de la Fédération touristique
du Brabant.

NOTRE PRÉSIDENT n'est plus

APRES deux heures d'un travail incessant, effectué en commun dans son bureau, il prononça soudain ces mots :

— Duwaerts, vous vous surmenez. Il est grand temps de ménager votre santé. J'approuve de tout cœur votre intention d'aller passer quelques jours de vacances au littoral.

— Et vous Président ? répliquai-je, vous devriez...

— Pour moi, pas question ! coupait-il avec vivacité. D'ailleurs, vous le savez, je deviens... enragé là-bas ! Parlez en paix, je ne viendrai pas vous tourmenter à votre villa !

Ce bref dialogue se plaçait exactement trois jours avant sa brusque fin.

Tel était l'homme : tranchant, dur pour lui-même, parfois intraitable avec ses amis, d'une exigence attentive pour le service mais d'une bonté proverbiale pour ses collaborateurs.

Sérieusement malade depuis deux ans, Edgard Spaelant refusait cependant de prendre un repos salutaire; bourreau de travail, il désirait s'occuper de tout par lui-même et avait su forcer le respect.

Faut-il dire que c'était un insigne plaisir de travailler à ses côtés — lui qui avait l'audace des apostolats — pour autant que l'on ait sa confiance. Cette confiance il vous l'accordait d'emblée. Mais il vous appartenait de la conserver.

Agé de 67 ans, ce Laekenois de toujours n'avait jamais quitté sa commune et c'est à Bruxelles qu'il fit toute sa féconde carrière politique.

Elevé dans un milieu d'artistes — son père étant sculpteur — il dessinait volontiers et possédait le don de la caricature. Aussi était-il normal de le voir s'intéresser à toutes les choses de l'art, à tous les artistes et surtout aux débutants. Frappé douloureusement dans sa chair par la perte cruelle d'un jeune fils unique, il lui en était resté un amour éperdu de la jeunesse, qui

explique à suffisance l'ardent intérêt qu'il portait au côté humain des réalisations provinciales.

Il voulait — mission exaltante s'il en fût — que « son » Brabant soit grand, beau, fier et fécond. Son dernier message, que la Revue publie en Editorial, vous émouvra. Il constituera, pour nous, ceux de la relève, un testament moral.

Que d'initiatives, que de réalisations où s'affirmaient son ascendant et une volonté tenace d'aboutir, ne compte-t-il pas ? Elles sont trop nombreuses pour être rappelées ici. Souvenons-nous simplement de la création du Pavillon du Brabant à l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles en 1958, et, plus près de nous, des remarquables expositions « Rubens diplomate » et « Ile-de-France-Brabant ». Véritable artisan du jumelage entre le département de la Seine et notre province, il en suivait le



développement avec un soin jaloux, s'attachant personnellement, par exemple, à l'organisation impeccable des Classes de neige pour enfants.

Heureux de l'unisson de tous les cœurs, de l'accord de toutes les volontés, tout l'intéressait. Il n'était content que lorsqu'il pouvait rendre service à d'autres, mais sa nature très franche s'accommodait mal de la présence de ceux dont la qualité-maîtresse n'était pas la franchise.

La Fédération touristique avait trouvé en Edgard Spaelant un président éclairé, animé d'une rare discrétion, un réalisateur dynamique.

Elle perd un homme plein de droiture et

d'honnêteté, d'une sensibilité humaine à toute épreuve.

Quant à moi, tout en sentant sourdre en mon cœur la douceur de la reconnaissance, je perds un ami fidèle.

Que dire de plus... Qu'il repose en paix, la terre brabançonne qu'il a tant chérie lui sera légère.

A sa femme consternée, à ses amis qui le pleurent, la Fédération présente ses condoléances émues et profondes.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

LES AUTOROUTES BRABANÇONNES

BRUXELLES-WAVRE POUR L'ETE PROCHAIN.

SAUF incident imprévisible, le tronçon Notre-Dame-au-Bois - Wavre de l'autoroute Bruxelles-Namur sera livré à la circulation à partir du 1^{er} juillet prochain. Ainsi, la ville de Wavre se trouvera à seize kilomètres d'autoroute de la capitale.

C'est au moment de l'Exposition de Bruxelles de 1958, que fut donné le premier coup de pelle de l'autoroute Bruxelles-Namur.

Deux ans plus tard, un premier tronçon de 4 kilomètres, allant de Notre-Dame-au-Bois à Overijse était inauguré et depuis cet été, une deuxième section, de 4 kilomètres également, allant jusqu'à Malaise, a été mise en service.

Les huit derniers kilomètres qui séparent Bruxelles de Wavre, sont en cours d'exécution.

Tous les travaux sont terminés jusqu'à la limite de Rosières, où l'on franchit une frontière... la linguistique !

Un immense chantier qui va jusqu'au « Point du Jour » à Bierges se développe à partir de cet endroit.

D'ici peu, on pourra placer les premières couches de revêtement asphaltique car les fondations de l'autoroute sont pratiquement terminées.

Le déroulement des travaux s'effectue de façon normale, la route s'inscrivant dans un paysage harmonieux, fait de pentes sablonneuses et de bois où les résineux sont dominants.

Dans le fond de Rosières, l'autoroute coupe tour à tour la vallée de la Lasne et la route reliant Genval à Wavre. Précisons qu'à Rosières, il n'y a pas d'accès à l'autoroute.

Au lieu-dit du « Point du Jour » à Bierges, d'importants terrassements sont en cours sur la crête de partage des vallées de la Lasne et de la Dyle. Il n'y a pas moins de 150.000 mètres cubes de déblais à évacuer !

LE MORCEAU DE RESISTANCE.

La quatrième et dernière section de l'autoroute, d'une distance totale de 4,5 kilomètres, constitue véritablement le morceau de résistance. Le franchissement de la vallée de la Dyle, qui ne mesure pas moins de 2,5 kilomètres de largeur, a créé l'obligation de construire deux grands ouvrages d'art.

C'est de la crête de partage de Bierges que l'autoroute amorce sa descente en suivant une pente de 4 %. Elle enjambe tour à tour la route Wavre-Ottignies, la ligne de chemin de fer et la ligne vicinale à l'aide d'un viaduc de cent mètres de longueur et comportant sept travées. Il s'agit de l'ouvrage d'art numéro 18. Son voisin, le numéro 19 — et relié à celui-ci par un talus d'une longueur de 400 mètres — n'est pas moins spectaculaire. D'un seul mouvement, il saute au-dessus du tracé de la nouvelle route Wavre-Limal et d'un voûtement de la Dyle.

Les ponts 18 et 19, dont les colonnes commencent à sortir du sol, seront achevés pour la fin du printemps.

L'ouvrage d'art suivant se trouve à l'intersection de l'autoroute et de la Nationale 4. Il est bien connu des usagers de la route de Namur, qui sont obligés de contourner le chantier.

Au-delà de la route numéro 4, l'autoroute avance de quelques centaines de mètres dans la campagne sans se raccrocher à la route de Chaumont-Gistoux.

En juillet prochain, l'autoroute se raccordera à la route ordinaire le long de la côte à la sortie de Wavre.

BRUXELLES-ANVERS.

L'adjudication du tronçon d'autoroute Meise-Wolverthem sur la voie principale Bruxelles-Anvers est fixée à février prochain.

La nouvelle autoroute venant de Laeken ne traversera plus Meise comme elle le fait actuellement. Elle obliquera à droite, passera derrière la rangée de villas de Meise et croisera (par un pont actuellement en construction) la route Vilvorde-Wolverthem avant de rejoindre, au-delà de Wolverthem, ce qui fut considéré dans les années 30 comme la première autoroute de Belgique.

En même temps que la construction de ce tronçon, l'entrepreneur aura à disloquer les revêtements durs qui flanquent la vieille chaussée de Meise entre Laeken et Bouchout; ceci afin de créer deux promenades ombragées pour piétons.

Ces promenades projetées par le service du Plan Vert conduiraient vers Méli, à la droite de l'autoroute, ou vers le Jardin botanique national de Bouchout, à la gauche de l'autoroute.

L'Etat, grâce au roi Léopold II, possède là des terrains qui atteignent de 300 à 400 mètres de large sur toute la longueur du parcours Laeken-Bouchout.



LA REINE FABIOLA

a fait une visite impromptu de l'Exposition Ile de France-Brabant au Palais des Beaux-Arts où elle est accueillie par MM. Spaelant, président de la Fédération touristique, député permanent, accomplissant, hélàs, une de ses dernières missions, et Malherbe, député permanent.

MM. Maurice-Alfred Duwaerts, à droite, directeur des services de recherches historiques et Victor-Gaston Martiny, commissaire de l'exposition, ont fait à la Reine les honneurs d'un somptueux ensemble artistique et culturel.

(Photos : Haine.)



Bruxelles gâchera-t-elle

son avenir

en sacrifiant trop facilement

son passé ?

ON ne s'étonne guère, aujourd'hui, de voir des Japonais ou des Indiens déambuler sur les boulevards de Bruxelles. Aussi paraît-il extrêmement éloigné ce salon où, selon Montesquieu, l'apparition d'un Persan poussait la curiosité des Parisiens jusqu'à l'extravagance :

— *Ab ! ab ! monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?*

Cependant, malgré les brassages d'hommes entrepris par les grandes compagnies aériennes, il demeure dans les façons de vivre, de penser, de voir, des éloignements que ne comblent pas les facilités des communications modernes. Loin s'en faut !

Je me souviens, par exemple, de cet Uruguayen de Montevideo que les services de logement de l'Expo 58 m'avait envoyé.

Curieux homme ! Venu en Europe pour étudier les différentes manières dont nous concevions l'exploitation des sources thermales, chaque matin il buvait son maté, religieusement, vers onze heures; prétendait le partager avec moi, s'emportait chaque fois qu'un mot italien se glissait malencontreusement dans mon sabir : « l'italien ? pourquoi l'italien ? l'espagnol c'est bien plus important ! » puis, se lançait (avec une vélocité vertigineuse) dans de longues digressions sur l'architecture de Bruxelles.

A vrai dire, il ne s'intéressait pas plus à nos nouveaux buildings et à nos glorieux tunnels qu'un poisson à une pomme. Il trouvait même « ces singeries » agaçantes. A ma stupéfaction, il refusa tout net de se rendre à l'exposition :

— *Cette foire U.S., disait-il, c'est un paradis factice, nous ne connaissons que cela. Nous sommes repus de civilisation publicitaire, alors, vous comprenez, « une exposition universelle » : pour moi, ça ne peut être qu'un mercado universel !.*

Je tentai de l'intéresser à Bruxelles et l'emmenai faire un tour de la ville en voiture.

Devant la Grand-Place, ce fut l'extase. Mais mon thermaliste uruguayen explosa littéralement de com-

Le vieux cloître était troublé seulement par le babil d'une troupe de girl-guides.

misération devant le si petit Manneken Pis :

— *Infeliz muchacho ! Comment peut-on faire travailler ce malheureux jour et nuit ! Il ne mérite sa gloire que par son courage. Est-ce que c'est de l'eau thermale ?*

J'eus beau lui expliquer que le jet était réglable : hors de la Grand-Place l'homme de Montevideo restait triste. Une chose, une chose seulement, l'émut, le surprit, le combla, ce fut... l'abbaye de la Cambre à Ixelles.

AUX TERRASSES DE ROSES.

Nous y vînmes, il est vrai, un dimanche matin très coloré. Un silence religieux planait sur l'ancien cloître, troublé seulement par le babil léger d'une troupe de girl-guides. Les cris des oiseaux résonnaient prodigieusement dans les jardins. La sérénité qui régnait là ne devait pas être si rare, pourtant, en Uruguay. Aussi mon invité comprit-il mon étonnement :

— *Nos villes d'Amérique du Sud, me dit-il, sont remplies de sky-scrapers, de gratte-ciels, et rien qu'à les voir, me duele el estomago (cela me fait mal au cœur), partout c'est la batatabola, un tintamarre incessant, des voitures partout, una zamba du diable ! On ne trouve le silence que dans les campagnes. Ici c'est comme si, en ouvrant un vieux livre, on découvrirait le Moyen Age des casuistes et des copistes ? E maravilloso ! Mais quelle chose étrange : vous placez des statues modernes dans un cadre pareil ?*

Il y avait en ce moment-là, en effet, à Ixelles, une



La rue des Bouchers, toujours très animée, comporte encore bon nombre de pignons crénelés à redents ou à volutes.

Certains propriétaires n'ont pas hésité à remettre en état de grandes bâtisses comme celle-ci située au numéro 36 de la rue des Bouchers.



exposition de sculpture moderne. J'allais trouver tout récemment une confirmation de ce jugement de mon Uruguayen. Il n'y a guère, en effet, le professeur Marcel Vanhamme me racontait qu'il avait servi de cicerone à un groupe de touristes suisses visitant Bruxelles :

— *Eux aussi, évidemment, ont consacré volontiers une heure, dit-il, à admirer notre Grand-Place. Mais ils ont affiché la plus grande indifférence à l'égard de nos complexes actuels. Les hauts buildings ne sont cependant pas très fréquents en Suisse, mais l'architecture moderne est si souvent banale ! Ce qui les accrocha le plus à Bruxelles, ce fut notre visite au local des vieux archers du quartier des Brigittines. En les conduisant dans cet arrière-cabaret j'avais tout simplement touché Guillaume Tell en plein cœur ! Mes Suisses exultaient !*

L'ATTRAIT DE L'ANCIEN.

Ces anecdotes démontrent au moins une chose. C'est qu'un pignon crénelé exerce en général plus d'intimité et plus d'attrait dans une vieille ville marchande que cinquante nouveaux buildings. Aussi pourrait-on souhaiter, avec M. Pierre Lavedan, directeur de l'Institut de l'Urbanisme de France, que les gratte-ciels ne viennent pas s'installer à moins de 1.500 mètres (c'est là ce qu'indique la nouvelle loi française) des centres anciens ou des monuments historiques.

La Ville de Bruxelles semblait l'avoir fort bien compris en 1852 déjà.



Quel dommage que l'Agneau Blanc au numéro 42 du Marché aux Herbes n'ait pas été restauré au moins comme le 82 que l'on voit ici, au coin du Marché aux Peaux.

In eo tempore, en ce temps-là, on s'aperçut que les maisons des corporations de la Grand-Place se trouvaient dans un piteux état. Non seulement elles n'avaient jamais été restaurées, mais encore les révolutionnaires français (pendant les années 1793 et 1794) accentuèrent leur misérable état en brisant tous les emblèmes qui pouvaient rappeler l'ancien régime.

Devenues un « bien national », les maisons des corporations furent vendues et leurs nouveaux propriétaires soucieux d'économie supprimèrent les ornements décoratifs qui les caractérisaient. C'est en 1852 seulement que les services de la Ville estimèrent qu'il y avait lieu de rendre aux façades leur caractère traditionnel.

CE QUE FIT LA VILLE AUTREFOIS.

Si nous en jugeons d'après des rapports établis par l'administration, la Ville intervint maintes fois par l'octroi de subsides et elle ordonna la restauration des 19 bustes de la Maison des Ducs de Brabant, des cariatides de la Maison du Sac et des motifs sculpturaux de la Maison La Louve, etc.

En 1883, le bourgmestre Buls frappa d'une servitude les façades bordant la Grand-Place, ce qui eut pour effet de maintenir toutes les façades dans leurs dimensions et dans leurs aspects.

Depuis le début du XX^e siècle les restaurations se poursuivirent à la Grand-Place : en 1901, la Maison des Brasseurs et celle des Boulangers; en 1902, Le

Cornet; en 1904 Le Cygne dont le toit et l'intérieur ont été tout récemment réparés; en 1908, Le Pigeon; en 1912, Le Sac et La Brouette; en 1917, l'Ane; en 1919, Ste-Barbe; en 1921, Le Heaume; vers 1956 le Paon, le Petit Renard et « A l'Arbre Vert »; puis, en 1958 La Maison des Tailleurs.

Ces restaurations furent effectuées, soit par les soins de la Ville lorsque celle-ci était propriétaire de l'immeuble, soit par les propriétaires sous la surveillance des services communaux.

L'ÎLOT SACRÉ.

Le 24 août 1960 la Ville créa, par arrêté royal, l'Îlot Sacré. Elle entendait ainsi mener une politique de sauvegarde stable dans un périmètre déterminé s'étendant au-delà de la Grand-Place.

Que désirait l'édilité ?

1^o) Maintenir la Grand-Place intacte.

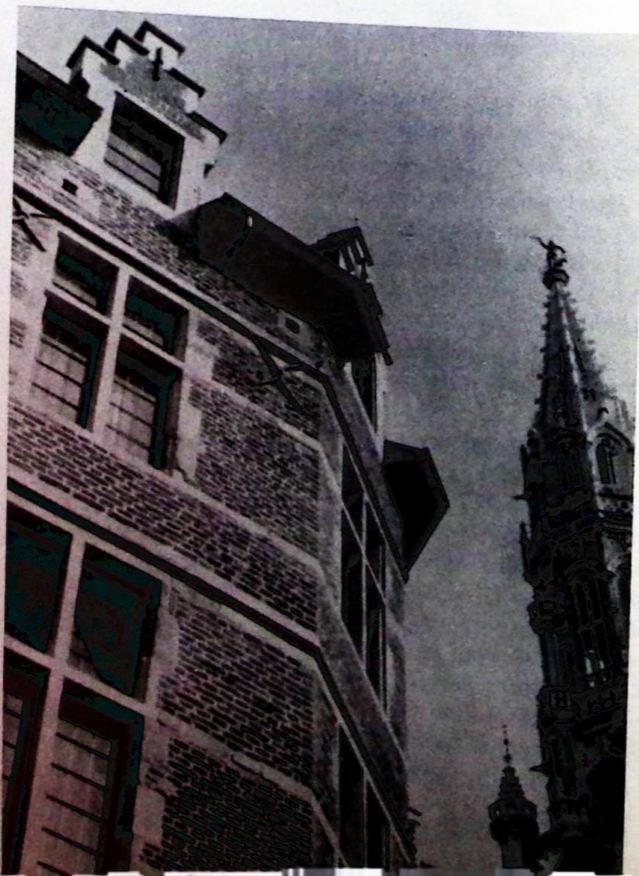
2^o) Créer un « style de transition » pour toutes les maisons situées dans l'Îlot Sacré c'est-à-dire dans l'espace cerné par les rues du Midi, du Lombard, des Eperonniers, de la Montagne, d'Arenberg et de l'Ecuyer.

3^o) N'autoriser les vastes blocs modernes qu'à la périphérie à condition qu'ils ne nuisent pas au caractère ou aux perspectives de l'Îlot Sacré.

Quel sens fallait-il donner aux mots « style de transition » ?

Jamais l'échevin Merten, qui était à l'origine de cet arrêté de sauvegarde, ne le précisa avec exactitude.

Ici c'est la Ville elle-même qui a rénové cette façade, au coin de la rue des Pierres et de la rue de la Tête d'Or.



On a commencé à réparer les outrages du temps à la rue des Eperonniers.

Mais si l'on en juge par les restaurations et même par les reconstructions qu'il autorisa dans l'Îlot Sacré, il s'agissait, dans son esprit, du style du XVIII^e s. existant dans les maisons situées entre la Grand-Place et le boulevard de la Jonction. On interprète autrement déjà cette définition. Déjà on entrevoit le temps où ce « style de transition » sera bel et bien celui de la Gare Centrale et de l'Albertine.

Quoi qu'il en soit, en créant l'Îlot Sacré, la Ville a soumis les propriétaires du périmètre visé à des servitudes strictes.

Qu'en est-il résulté ?

UN VÉRITABLE ENGOUEMENT.

Après un démarrage difficile et de nombreuses réticences de la part des propriétaires, on constate aujourd'hui qu'il règne dans le centre de Bruxelles un véritable engouement.

Alors qu'il y a deux ans à peine, le nombre de maisons restaurées dans l'Îlot Sacré ne se montait qu'à une douzaine, actuellement on peut chiffrer à près de quarante les restaurations effectuées ou qui sont sur le point de l'être. Trop souvent déjà, malheureusement, des reconstructions complètes ont été réalisées au détriment des vrais immeubles anciens.

Et si l'on veut bien considérer que l'ancien et le moderne

Voici l'entrée de la rue de la Montagne au sortir de l'été. Baudelaire y vécut très malade et très malheureux au numéro 28.



peuvent fort bien se marier, à condition que s'harmonisent les masses en présence, on peut regretter le faux vieux qui rappelle trop souvent le « kermis kwartier » des dernières expositions universelles.

En revanche, les restaurations ont eu le mérite de mettre fin à des situations souvent lamentables. On peut en apprécier :

à la rue au Beurre,
à la rue des Bouchers,
à la rue des Chapeliers,
à la rue de la Tête d'Or,
à la rue des Eperonniers,
au Marché aux Herbes,
à la rue de la Madeleine,
à la rue des Grands Carmes, etc.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver des réalisations du même genre à la rue de Flandre et au quartier Ste-Catherine.

A. H.



A la Belle Epoque ...

Dans le grenier de «L'EFFORT»

NOUS l'avons dit déjà à maintes reprises, c'est bien à tort que l'on a qualifié le XIX^e siècle de « stupide » et des voix infiniment plus autorisées que la nôtre se sont élevées contre cette injustice. Peut-être le mal vient-il de causes assez diverses et, avant tout, du manque de recul. Nous savons combien chaque génération a tendance à brûler les idoles de ses devanciers immédiats. Ce recul qui manquait aux hommes de 1930, par exemple, commence à nous être octroyé. On redécouvre le Second Empire et 1900 n'est plus tout à fait du « démodé »; il devient du « passé ». On commence à se dire que l'époque des manches à gigots et des premiers véhicules à moteur ne manquait pas de charme.

Pour notre pays, en particulier, la fin du XIX^e siècle eut, nous semble-t-il, une importance primordiale : notre patrie issue de la Révolution de 1830,

avait dû s'affranchir, puis consolider cette liberté tant souhaitée; nos ancêtres firent un peu figure de pionniers, voire même de « parvenus »; ils se lancèrent à corps perdu dans l'industrie qui fit de la Belgique un pays riche... riche, mais dont la population n'était pas toujours aussi cultivée qu'il eût été souhaitable. Il fallait parer au plus pressé, s'imposer dans une Europe qui s'industrialisait. Puis, lorsque le bas de laine fut confortablement garni, le petit groupe d'esthètes eut de nouveaux adeptes; certains bourgeois cossus se firent mécènes; leur goût ne fut sans doute pas toujours valable, mais le départ était donné et le mouvement s'amplifia sous l'impulsion de poètes, d'écrivains, d'artistes; ce fut l'âge d'or des groupements tels « Le Sillon », « La Patte », « Les XX », « Pour l'Art » et aussi « L'Effort » auquel nous nous sommes intéressée davantage parce qu'il s'est créé à Saint-Josse-ten-Noode.

Une réunion du groupe de « L'EFFORT », pendant la guerre 1914-1918, dans le grenier du « Cygne » (Grand-Place), après sa fusion avec « La Patte ».



Depuis 1863, il existait une Ecole normale des Arts du Dessin qui formait d'excellents éléments. Au cours des années, cet établissement a su s'adapter aux exigences de l'enseignement artistique; toutefois, l'évolution des organismes officiels procède parfois d'une sage lenteur. A l'extrême pointe du XIX^e siècle, il se trouva de jeunes peintres et sculpteurs pour estimer que les méthodes de l'école saint-josse-ten-nodoise étaient trop académiques; ils reprochaient notamment l'interdiction de travailler d'après le modèle vivant, c'est-à-dire d'après le nu. Parmi ces rapins, il en était un, William Jelley, fonctionnaire à l'administration des chemins de fer — à ses heures — mais

surtout artiste, animateur, plein d'entrain. Nous savions qu'il avait groupé autour de lui, dans les années 1900, quelques peintres et sculpteurs qui se cotisèrent pour payer un modèle dont le cachet eut été prohibitif pour chacun d'entre eux séparément. Ils se réunissaient à l'étage d'un café situé au coin de la rue des Deux Eglises et de la place Saint-Josse, à l'endroit même qui fait l'angle du building communal.

Il va de soi que les archives officielles sont muettes sur ce groupement et nous tenons à dire toute notre gratitude à M^e Albert Guislain, à M. Daniel Van Damme, conservateur du Musée Erasme, aux artistes-peintres Josse Albert, Choprix, Henri Logelain et Georges Van Zevenbergen qui, très aimablement, ont guidé nos recherches et nous ont fourni des renseignements précieux; les artistes cités ont d'ailleurs fait partie du groupe « L'Effort ».

Le café qui abrita le cercle en ses débuts, était

A la porte d'entrée.



« L'Effort » poursuivant une belle carrière, émigra vers les dépendances du Palais d'Egmont.

tenu par une certaine « Ninie »; elle recevait volontiers cette bohème remuante qui, par ses facéties, mettait parfois en émoi la population calme de la place Saint-Josse et des environs. Ne les vit-on pas un jour jongler avec des boules de fromage ?

Plus tard, « L'Effort » émigra vers un autre café ten-nodois « La Girafe », chaussée de Louvain, établissement situé à l'emplacement de l'actuel cinéma Mirano. Il s'agissait d'une vaste brasserie, avec dépendances, tenue par le père Lucas.

William Jelley, président-fondateur, animateur-né, tenait tout son petit monde en bride; les séances commençaient à 8 heures du soir, pour se terminer à 10 heures.

Des écrivains parfois se mêlaient aux artistes, de jeunes avocats aussi et notamment un certain Adolphe Max qui se plaisait dans ce milieu plein de verve et d'allant, où l'on maniait les idées autant que le pin-

Un coin de la salle d'études.





Exposition Universelle - Bruxelles Mai-Nov. 1910
LES ARTS AU XVII^e SIÈCLE
 Exposition Retrospective organisée
 par le Gouvernement au Palais du Cinquantenaire

Les expositions se suivent...

ceau ou l'ébauchoir. C'est un peu par son intermédiaire que « L'Effort » quitta notre territoire pour passer la limite et s'installer au cœur même de la capitale, à la Grand-Place, dans les combles du café « Le Cygne ». Logis bien précaire assurément, démuné de plancher, repère de souris, agrémenté de toiles d'araignées en festons. N'y avait-il pas de quoi tenter follement tous ces enthousiastes, ennemis du conformisme ? Adolphe Max obtint le plancher; les occupants, eux, se lancèrent dans la décoration et bientôt, ils purent inaugurer un local étonnant, dont certaines photos d'amateur, aujourd'hui quelque peu jaunies, nous ont apporté le souvenir.

Crommelynck, Horace Van Hoffel, Prosper Devos, Gaston Pullinckx, se mêlèrent plus d'une fois aux artistes. On peignait, on modelait et l'on discutait ferme parmi toute cette jeunesse en effervescence.



et ne ressemblent guère.

AUX CIMAISES

Quelques membres de « L'Effort » parmi lesquels MM. Walthery, président et Vanden Doorn, secrétaire.



L'esprit était bon enfant; on se passionnait pour telle ou telle formule; la postérité n'a pas toujours confirmé les verdicts de ces jeunes prophètes moustachus. Qu'importe ! ils étaient directs, absolus dans leurs jugements.

Bohème belge, disions-nous ci-avant. Moins sombrement minable certes que la vraie bohème parisienne. Ces jeunes gens étaient loin pourtant d'être tous des Crésus; il y avait parmi eux des « bourses plates » authentiques, mais ils avaient à leurs côtés quelques fils à papa, quelques fonctionnaires, même quelques commerçants ou industriels au coffre-fort solide qui se gonflaient d'aise à se mêler aux joyeux rapins; en quittant le local de « L'Effort », ils se rengorgeaient, fiers d'avoir bravé les préjugés de leur caste.

Point d'autos; à peine des voitures à chevaux, sauf aux jours de grandes guindailles. La chanson aux lèvres, ils s'en allaient tous,

aux beaux jours, par les bois et les champs, humant l'odeur des taillis et de la terre chaude ou celle des chèvrefeuilles; ils savaient savourer, avec un plaisir égal, la splendeur d'une belle fille, la caresse d'un rayon de lumière sur de vieilles pierres et le jaillissement d'un coucher de soleil. Tout cela leur était proche et sensible. Et l'on se demande si, de nos jours tant d'artistes n'ont pas versé dans l'abstraction, uniquement parce qu'ils vivent entre des blocs de béton, dans nos cités inhumaines où la verdure se raréfie. Ils ont perdu le contact avec la nature simple, vraie, si diverse, fugace, changeant au moindre vol de nuage. Enfermés dans des villes où les vitri-



Les dessinateurs dessinés.

nes leur offrent, sortis de serres bien chauffées, des lilas ou des anémones en décembre, ils ne savent plus le moment où le perce-neige pointe timidement, pas plus cette senteur très particulière qui s'exhale de la terre aux premiers rayons du printemps, ni l'âpre relent des feuilles mortes qui pourrissent dans les bois à l'automne.

Et l'on en arrive parfois à se demander si tel docte citadin, développant de subtiles théories, n'a pas moins de sensibilité réelle devant la beauté des choses, que certain humble cultivateur, accoudé à sa barrière, qui regarde mourir le soleil, tandis qu'une brume bleutée monte de la terre qu'il aime et qu'il sent.

Il devient assez malaisé de retrouver encore des contemporains de William Jelley; beaucoup d'entre eux ont disparu; grâce à l'amabilité des peintres et écrivains cités ci-avant, nous avons pu établir

Assise à côté de la chaise.

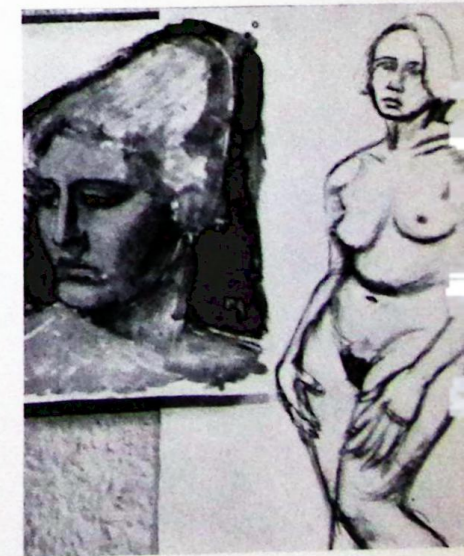


une liste assez complète de ceux qui ont participé aux travaux, comme aux joyeuses parties de « L'Effort »; on vit passer, entre autres, Alfred Bastien, Jean Bruselmans, Choprix, Albéric Coppieters au talent si prometteur et que la mort devait enlever prématurément, Georges Creten, Charles Dehoy, un peu difforme, mais truculent, plein d'esprit, le sculpteur Fontaine, Léon Frédéric, Charles Hermans, Marcel Jefferys, Ferdin. Khnopff, Xavier Mellery, Levacq, Auguste Oleffe, Petyt, Ferdinand Schirren, Philippe Schott, Victor Simonin, Rodolphe Strebelle, Philippe Swyncop, Louis Thévenet, Victor Uytterschaut, Suzanne Van Damme, Frans Van Holder, Georges Van Zevenberghen, Verschaeve. Quelques étrangers hantèrent aussi le grenier du Cygne, notamment Lantoine et Hoffmann. On y voyait, en outre, des commerçants aisés, tels les photographes Buyle, père et fils, le fils de l'orfèvre Wolfers et le photographe Boute avec sa femme.

Ce fut la belle époque, tant dans le grenier de « L'Effort » que dans les locaux voisins : Ambrosini y logea son école de danse; René Deman — qui tint une place majeure dans le théâtre belge — y faisait ses projets de théâtre pour enfants. Dans la maison voisine, dite « L'Etoile », Amédée Lynen créait son « Théâtre d'ombres ».

Le patron du Cygne était d'ailleurs un personnage assez particulier : le père Letellier avait une tête d'empereur romain; amputé d'une jambe, il trônait dans la salle du café, au rez-de-chaussée, dans un large fauteuil; puis, le soir venu, on plaçait l'homme avec son siège dans une sorte de monte-charge fabriqué à son in-

Sans voile.



tention et les consommateurs prêtaient main-forte aux serveuses pour le hisser au 1^{er} étage où il avait ses appartements privés. Sa fille épousa l'écrivain dramaturge Fernand Crommelynck.

De temps à autre, « L'Effort » s'engageait en des voyages qui certainement paraissaient très lointains. Nous pensons notamment à cette équipée qui mena le cercle en Angleterre. Des photographies nous montrent les hardis navigateurs, après qu'ils eurent franchi le chenal : chapeaux melons, revers courts, moustache en bataille; le type 1900 est fort bien croqué.

Parallèlement à sa Libre Académie L'Effort, Jelley mena un autre cercle « Les Indépendants » dont les buts étaient quelque peu différents. Il s'agissait là d'un organisme au sein duquel des artistes se groupèrent pour faire ensemble, des expositions. Bruxelles n'avait pas encore les nombreuses petites galeries qui foisonnent maintenant; il fallait se tenir les coudes. En 1903, quelques artistes réunis à la Taverne Ravenstein, fondèrent « Les Indépendants » qui rejoignirent rapidement « L'Effort » en son local de la Girafe, chaussée de Louvain et le suivirent au Cygne. En séance du 2 mars 1909, Jules Destrée, Jehan Rictus et Emile Verhaeren furent nommés membres d'honneur. On retrouvait dans ce cercle, les noms de ceux qui travaillaient à « L'Effort ».

Pour les expositions, le musée moderne prêtait ses

cimaises et les vernissages donnaient lieu à d'importantes cérémonies.

Lorsque survint la guerre, « L'Effort », ainsi que « Le Labor » créé entretemps par l'infatigable Jelley, se muèrent en foyers de patriotisme; des concerts eurent lieu, au profit des artistes malheureux et Jelley devint administrateur du Fonds Reine Elisabeth.

On monta aussi des expositions humoristiques et des « zwanze-exhibitions » où les artistes s'amusaient à des parodies, à des pastiches burlesques. Pendant quelques heures, on oubliait les feldgraus qui infestaient la ville et le pays.

« L'Effort » ne sombra pas dans la tourmente 1914-1918; il poursuivit sa carrière, émigra vers les dépendances du Palais d'Egmont. C'est là que son président actuel, M. Waltery, son secrétaire M. Vanden Doorn, ainsi que les membres, parmi lesquels les vétérans Choprix et Logelain, ont bien voulu nous recevoir et nous ouvrir leurs vitrines aux trésors : photographies de l'époque héroïque, panneaux peints par des membres et représentant, souvent de manière humoristique, des artistes aujourd'hui disparus; on sent l'allusion sous chaque détail, mais souvent, hélas ! plus aucun contemporain n'a la clé des petits travers de chacun, travers qui, à l'époque certainement amusaient tous les assistants.

Nous n'avons pu retrouver la date exacte où « L'Effort » fut créé; s'il n'a pas ses 60 ans (1), il n'est, en tout cas, pas loin de les atteindre; c'est un bel âge pour un groupement indépendant. Nous lui souhaitons longue vie encore et espérons que ses dirigeants préserveront jalousement les souvenirs et documents qu'ils possèdent et qui sont si représentatifs d'une époque déjà entrée dans l'histoire.

Yvonne du JACQUIER,
archiviste-conservateur
du Musée Charlier.

(1) N.d.l.r. L'affichette de la porte d'entrée indique que « L'Effort » a été fondé en 1890. Qui sait ? Dans deux ans se déroulera peut-être une importante manifestation marquant le LXXV^e anniversaire du groupement !

Du côté des sculpteurs.
(Photos Marcel Hombroeck.)

VIEUX VILLAGES BRABANÇONS

A MERCHTEM et aux alentours

LEXCURSION — à faire lorsque les beaux jours reviendront — que nous vous proposons aujourd'hui se situe très exactement entre l'autostrade Bruxelles-Anvers et la route principale Vilvorde-Alost. Les vieux villages que nous allons visiter sont reliés par des routes excellentes et par des autobus rapides et fréquents.

Tout en saluant au passage l'Atomium, le château royal de Bouchout qu'on souhaiterait devenir touristique et, à droite, l'abbatiale norbertine de Grimbergen, nous atteignons Wolvertem. Une halte, peut-être, sur la hauteur à la chapelle Saint-Eloi, datée de 1622, typique de cette époque. Sous des stucs médiocres où se lit le millésime 1668, on reconnaît les effigies de saints populaires en nos régions, tels saint Eloi et saint Martin.

L'église Saint-Laurent de Wolvertem avec sa vieille tour romane.



WOLVERTEM.

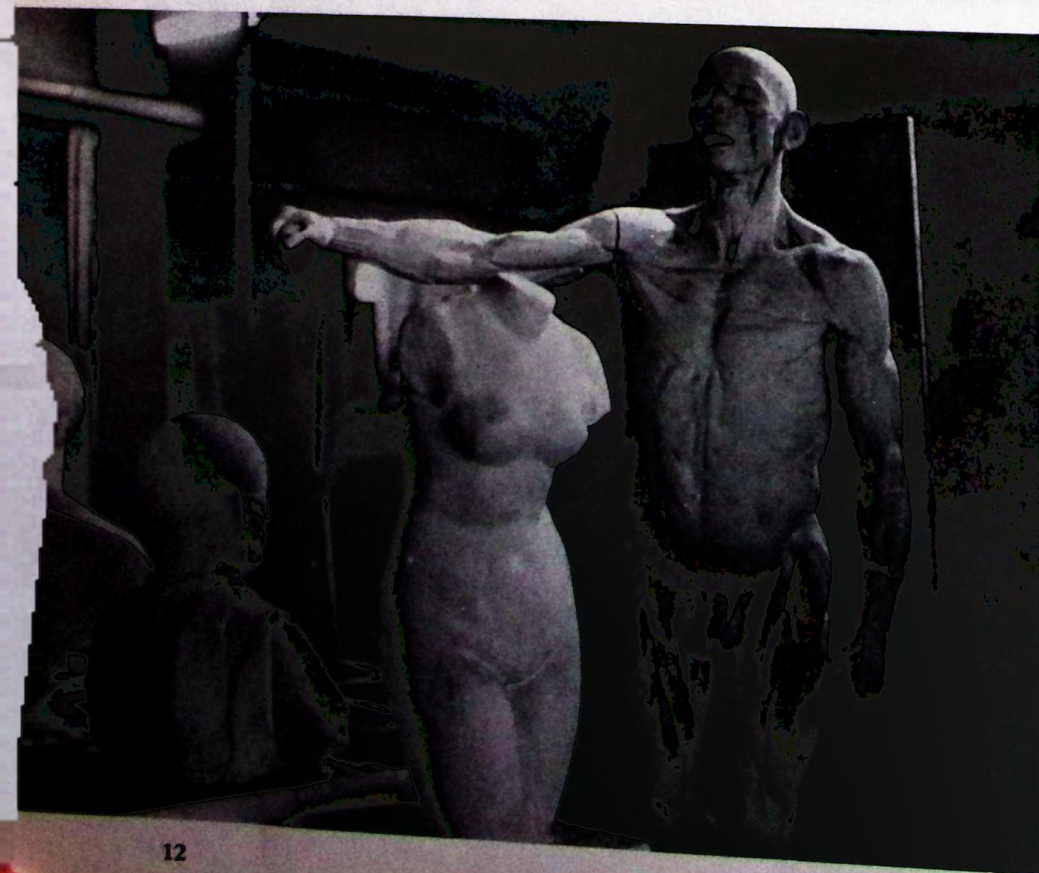
L'une des originalités de ce village est de posséder un presbytère ancien dont l'intérieur, cosu, s'agrémenté de panneaux peints (1662). Cette jolie maison pastorale, pourvue de pignons en escalier et percée de fenêtres à croisillons, marie harmonieusement la brique rose et la pierre de Dieghem. Elle ne constitue pas un exemplaire unique dans la région puisque plusieurs communes des environs tels Nieuwenrode et Meise, possèdent des cures du même type.

L'église Saint-Laurent est bâtie en pierres blanches brabançonnaises à l'exception des nefs malencontreusement reconstruites en briques en 1834 grâce au concours financier du bourgmestre de l'époque, le baron van der Linden d'Hoogvorst. Le chœur et son chevet tripartite, de même que les croisillons, datent du XVI^e siècle tandis que la tour carrée de façade, dépourvue de flèche, remonterait plutôt au XIII^e siècle. Elle a gardé quelques baies géminées.

Le mobilier retiendra davantage l'attention. Les fonts sont romans et semblent bien d'origine tournaisienne. Les confessionnaux d'une facture maniérée accusent le XVII^e siècle. L'un d'eux, destinés aux sourds, se trouve actuellement à la sacristie. La chaire de vérité (1860), imposante, évoque la conversion du patron des chasseurs. Des deux autels latéraux, remontant au XVII^e siècle, celui de gauche, comme il est d'usage, est dédié à la Vierge. On y voit une bonne toile évoquant l'Adoration des Bergers. Le martyre du patron de la paroisse est représenté sur le tableau qui lui fait pendant à l'autel de droite. Rappelons que Wolvertem signifie « lieu habité par les loups ». Le sceau de la commune représentait un loup emportant un agneau. On le trouve dans les armoiries accordées à la commune par arrêté royal du 27-9-909 « un loup passant emportant dans la gueule un agneau ».



Le sceau des échevins de Wolvertem offrait des armes parlantes : « un loup emportant un agneau ».





Auguste De Boeck
composa toute son
œuvre à Merchtem.

(Photo : Het Laatste
Nieuws.)

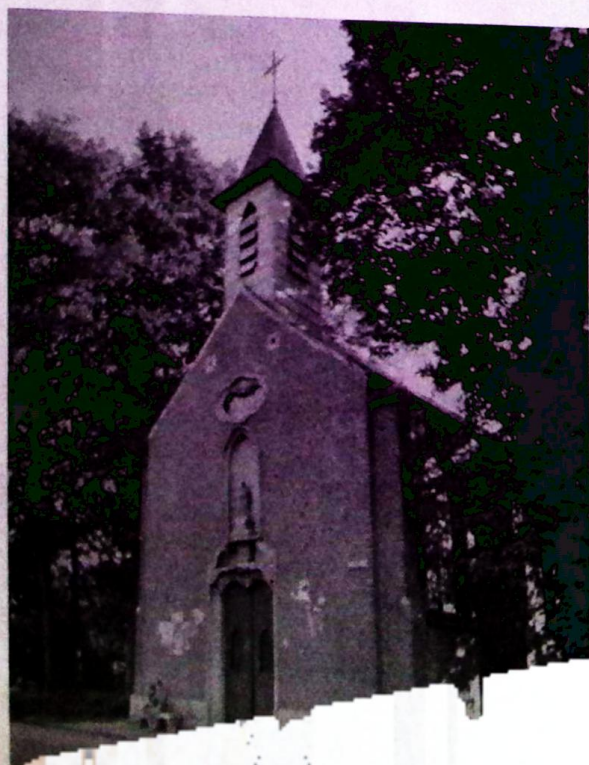
Notons encore
qu'un sire de Wol-
vertem, nommé
Onulphe, est le fon-
dateur de l'abbaye
prémontrée de Diele-
ghem à Jette.

Reprenons la route d'Alost qui traverse ensuite une fort jolie campagne coupée de rideaux d'arbres s'abreuvant aux multiples ruisseaux qui vagabondent dans les pâturages. De-ci de-là des hautes perches à houblon nous rappellent que Asse n'est pas loin.

LE SOUVENIR D'AUGUSTE DE BOECK.

Pour tous les mélomanes, Merchtem est inséparable du souvenir de ce compositeur. Tout en approchant du bourg, nous nous souvenons d'une berceuse si douce, si tendre qui fit nos délices autrefois. Nous avons recherché en vain la maison où il naquit, où il composa toute son œuvre et d'où il partit pour l'éternité certain matin brumeux de 1937. Mais l'ombre

La chapelle de Notre-Dame « ter Spelt ».
(Photo Acta.)

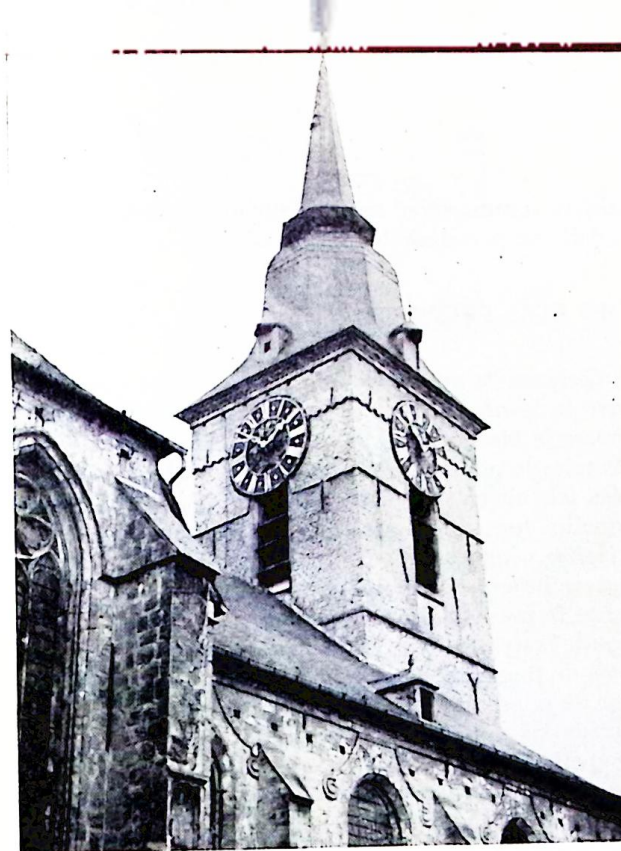
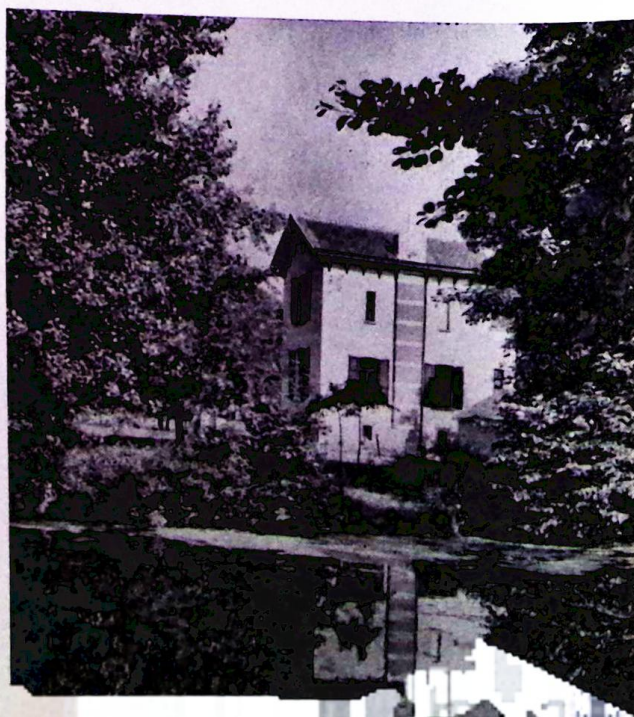


La charmante demeure d'Appelkot.
(Photo Acta.)

du musicien nous l'avons retrouvée partout dans le vieux village brabançon. A la chapelle de Notre-Dame « ter Spelt », non loin de l'endroit où il repose et, dans son voisinage immédiat, à Appelkot qui sont de jolies promenades entourant une charmante demeure ceinturée d'eaux somnolentes. Cette propriété tire son nom de la richesse exceptionnelle de son verger. Auparavant, il s'y trouvait deux moulins.

Notre musicien nous l'avons suivi le long des sentes bordées de hauts blés mouvants. Elles mènent au petit château dit « de Motte » où il s'arrêtait souvent pour bavarder. Les écuries et la porte d'entrée remontent à 1768.

Le « Burcht » où, enfant, le compositeur prenait ses ébats.
(Photo Acta.)



Le beau et fin clocher de l'église Notre-Dame.

Enfant, le maître prenait ses ébats dans ce qu'on nomme ici le « Burcht » qui est un espace entouré d'eau. C'est l'emplacement de l'ancien château du lieu anéanti dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Il appartient notamment aux Hobosch et aux Pipenpoy. Ce fut, à l'origine, un verger appartenant aux ducs de Brabant.

Le talentueux compositeur de « La route d'émeraude » et de « Théroigne de Méricourt » aimait recevoir ses confrères, surtout son vieil ami Paul Gilson. Il fut aussi lié avec plusieurs littérateurs notamment Paul Fierens. De leur collaboration naquit cette jolie mélodie « Eglise paysanne » souvent jouée encore de nos jours.

Notre compositeur ne dédaignait pas de s'installer au clavier de l'orgue de son village natal.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

Elle ne manque ni de mérite, ni d'intérêt. Elle eut beaucoup à souffrir au cours de son existence. La partie la plus ancienne semble bien être les murailles inférieures du chœur et du transept. Elles paraissent antérieures à 1571, année où un incendie endommagea fortement l'édifice. En 1815, un nouvel incendie provoqua la chute du clocher qui s'écrasa sur le vaisseau.

L'église est construite en pierres blanches brabançonnaises à l'exception du portail accolé à la façade. Fait de pierres bleues il ouvrait primitivement l'abbatiale d'Affligem. Cette abbaye était grande décimatrice de Merchtem et, de ce fait, devait pourvoir à la reconstruction de l'église lors d'un incendie. Elle fit cependant la sourde oreille en 1571.

En plan l'église comprend trois nefs placées sous une même toiture à double versant, un transept surélevé limité de chaque côté par des contreforts entre lesquels prennent place de hautes baies ogivales. Une tourelle octogonale souligne la croisée. Quatre baies en anse de panier éclairent latéralement les nefs latérales. Les nefs sont partagées en trois travées par des colonnes rondes et des voûtes à nervures. La voûte du croisillon septentrional, plus complexe, est en étoile. L'intérieur de l'église fut mis au goût du jour au cours du XVII^e siècle. Stucs et chapiteaux ioniques surchargèrent inutilement cet aimable sanctuaire campagnard. C'est à cette époque qu'appartiennent les lambris rehaussés de médaillons entourant le chœur. Ceux des nefs sont interrompus par des confessionnaux de style Louis XV (1750) dus à Ignace van Nutem. Au chœur à chevet semi-circulaire sont appendues des toiles des XVI^e et XVII^e siècles. Les autels latéraux, à colonnes torsées sont ornés, chacun, d'un tableau. Le Christ apparaît à saint Antoine, à droite, tandis qu'une Assomption occupe l'autel de gauche, armorié et daté de 1631. Du peuple des statues qui encombrant le sanctuaire on remarquera surtout une Piéta de toute beauté remontant au XV^e siècle, chef d'œuvre de sculpture brabançonne. On y ajoutera un Saint-Roch et un intéressant groupe de la Vierge, de sa mère et de son fils.

LES SACRÉS.

Les monuments funéraires qui, très souvent, subsistent contre les murs extérieurs de nos sanctuaires campagnards sont toujours plein d'enseignements. C'est le cas à Merchtem. Certaines pierres telles celles des Peytier et des Guioth de Swolvens s'adornent de blasons. Sur une autre se lit le nom de Raphaël Seghers,

Une piéta de toute beauté remontant au XV^e siècle.
(Copyright : A.C.L.)





Dans le magnifique
sceau de la franchise
de Merchtem
se déployait une porte
flanquée de murs
et portant la bannière
du Brabant.

un enfant du lieu décédé en 1810, 38^e abbé de Saint-Bernard sur l'Escaut à Hemixem près d'Anvers. Plusieurs portent le nom des Sacré, une famille réputée de Merchtem. Une pierre rappelle les mérites de Petrus Sacré (1825-1895), licencié en théologie, protonotaire apostolique (ad instar participantum), ancien président du Collège belge de Rome, ancien aumônier des Zouaves pontificaux, qui mourut doyen d'Anvers.

Un autre Sacré, Joseph-Guillaume (1829-1915), docteur en médecine, éminent spécialiste en tératologie, finit sa carrière comme professeur émérite à l'université libre de Bruxelles.

Rappelons que cette famille Sacré compta en ses rangs deux horlogers célèbres du XVIII^e siècle. Antoine (1735-1806) construisit une horloge perfectionnée pour le beffroi d'Alost où le célèbre horloger Graham vint le visiter. Jean-François, son fils, présenta en 1790 à l'Académie des Sciences de Paris une horloge nouvelle qui força l'admiration.

Sur le Vartmarkt de Merchtem, sur la façade d'une imprimerie toujours occupée par un Sacré, une plaque rappelle le souvenir de l'imprimeur et publiciste Maurice Sacré (1883-1934) également historien régional et folkloriste. Il s'intéressa beaucoup à la vie populaire et publia, entre autres, un calendrier folklorique du Brabant en 1926.

Un poète local qui fut maire de la franchise de Merchtem, Daniel Van Oesbroeck, nous a, dans un poème long de 3.445 vers (auquel il faut joindre 325 autres vers en postface) décrit le Merchtem de son temps. Il le composa en 1565 au moment où se reconstruisait la boucherie. « Alors, écrit-il, je me promenais souvent en cet endroit; je composais cette poésie simple et rude vers laquelle mon esprit me por-

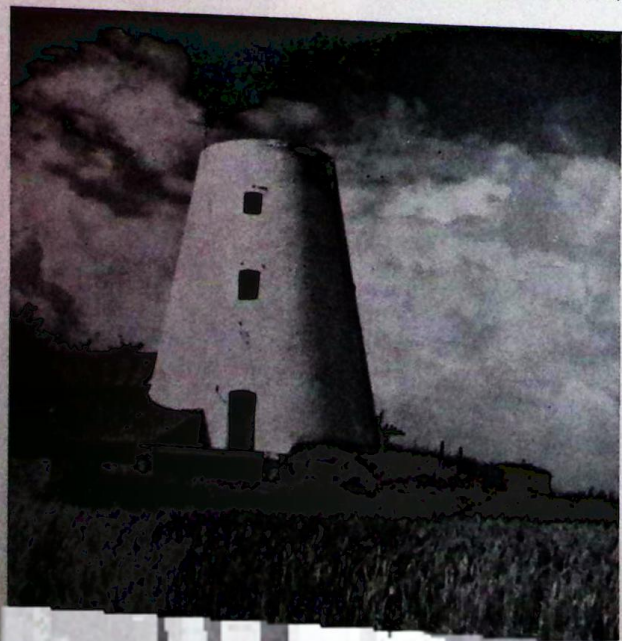
taît, et comme mon cœur acceptait volontiers ce travail il me paraissait léger... »

DES BOIS PROFONDS.

Quittant le centre de Merchtem et nous dirigeant vers le nord, nous passerons devant une importante brasserie bien connue dont la discrétion nous impose de taire le nom. Il y eut toujours des brasseries réputées ici; on en comptait onze en 1686. Plus loin un moulin, tout de blanc vêtu, est toujours en activité. L'église néogothique d'Opstal date de 1907 et n'offre aucun intérêt. A notre gauche apparaît une importante ferme modèle construite en 1936 par le Boerenbond. Les vastes prairies ont été taillées dans le grand bois de Buggenhout, riche en belles sylves, parcourues par de nombreuses promenades fort agréables où nous arrêterons volontiers. A l'orée du bois une gracieuse chapelle baroque (1664-1667) précédée d'un joli mail formé de peupliers retiendra notre attention. Elle est le centre d'un important pèlerinage et la messe s'y dit encore chaque samedi. Construite en briques et pierres, restaurée en 1802, elle comprend une nef rectangulaire éclairée de chaque côté par trois fenêtres qui sont au nombre de cinq au chœur de moindre élévation et à chevet tripartite. La façade s'orne d'une Piéta de 1662 et du blason des de Bournonville. La chapelle fut élevée par Jacquemyne van Heffene à l'endroit où son mari, le drossard de Buggenhout, Jan de Rycke fut tué par un sanglier. Il repose à l'intérieur de la chapelle dont le mobilier relève essentiellement du XVII^e siècle.

Il y avait à Buggenhout un important château qui fut toujours l'apanage de familles de haute noblesse. Il appartient même au début du XVIII^e siècle au fils du duc de Saint Simon, le célèbre écrivain. L'église Saint-Nicolas rebâtie en 1782 en pierres blanches comprend une tour carrée de façade, une nef bordée de collatéraux en briques partagée en cinq travées, un transept peu saillant et un chœur à chevet tripartite. Dans le croisillon sud une pierre tombale rappelle le souvenir de Marie Amélie Huens, décédée en 1812, épouse de Philippe Wae-penaert, dernière du nom, qui tint à venir reposer auprès de ses aïeux, intention fort louable d'ailleurs. A Buggenhout nous sommes à deux pas de l'Escaut et à peu de distance du tombeau de Verhaeren à Saint-Amand où iront en pèlerinage les admirateurs, nombreux du grand poète.

Le moulin de Merchtem est tout de blanc vêtu.
(Photo . De Sutter.)



« Le jour que m'abatra le sort
C'est dans ton sol, c'est sur les bords,
Qu'on cachera mon corps,
Pour te sentir, même à travers la mort, encor !

Quant à nous, de Buggenhout, nous nous dirigerons à travers bois vers

LE PLUS ANCIEN MOULIN BRABANÇON.

Il s'agit du « Heidemolen » de Malderen, moulin à vent d'un type très primitif dont l'axe porte le millésime 1119. Mais il convient d'être prudent si l'on en croit la très intéressante brochure consacrée aux « Moulins » publiée par le Service des Recherches historiques et folkloriques du Brabant.

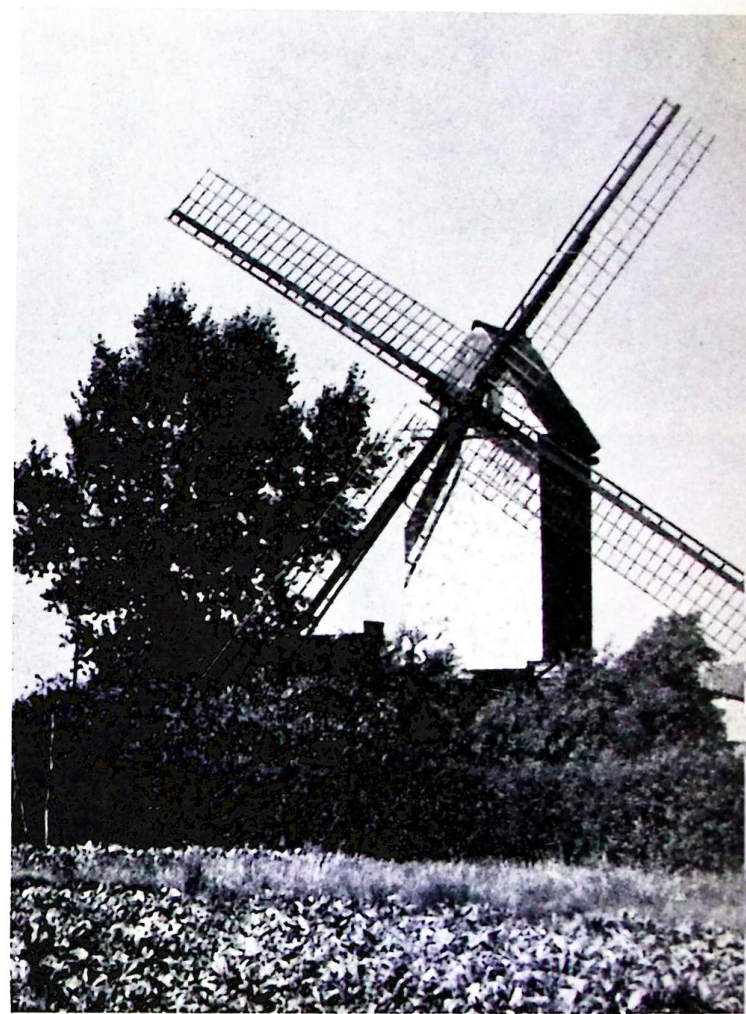
« Une porte latérale à droite, porte la date 1468, une autre à gauche la date 1449 et le nom Leemans qui était précisément celui du propriétaire et exploitant du moulin avant la guerre de 1940-1945. De toute façon, le moulin est signalé dans un acte datant de 1475. » Il a conservé ses matériaux anciens et une partie de sa machinerie. Le village possède un autre moulin, le « Herbodinsse molen », mû par l'élément liquide, sis à un kilomètre à l'est de l'église de Malderen. Cette église n'offre d'intéressant que son chœur ogival aux belles proportions. Au mobilier qui relève des styles Louis XV et Louis XVI on remarquera surtout deux bancs de chœur garnis sur le devant de panneaux ajourés d'un travail admirable.

STEENHUFFEL ET IMPDE.

Le village voisin possède également un moulin à eau assis sur la même rivière. L'église du lieu est le centre d'un important pèlerinage à sainte Geneviève, patronne de Paris. La tour de croisée, romane à la partie inférieure, est percée d'ouïes géminées. Le vaisseau, à trois nefs, rebâti en 1826, se termine par une façade néo-renaissance à tourelles. On remarquera surtout les deux vitraux de style Renaissance du XVI^e siècle, des lambris du chœur remontant au XVII^e siècle, des chandeliers en étain et des tableaux anciens du XVII^e siècle. A la sacristie se voit un missel imprimé chez Plantin en 1765. Il est posé sur un portemissel en laiton argenté de 1654.

L'important château seigneurial de Diepenstein a disparu et a fait place à une demeure de style classique édifiée en 1825.

Plus loin à Impde, hameau de Wolvertem, exista un château de style Renaissance, dont De Cantillon décrit les charmes. Cette importante seigneurie appartenait aux de Leefdael, branche aînée, aux de Mérode,



Le « Heidemolen » de Malderen.

Verreycken (barons d'Impde en 1659), d'Alsace de Boussu, Tour et Taxis qui démolirent le château en 1828 et morcelèrent le domaine en 1838. Notons en passant qu'Impde fut une commune indépendante de 1795 à 1811.

Nous ferons halte à la jolie chapelle de Notre-Dame-au-Bois, bâtie en style Renaissance en 1682 et classée. On la bâtit avec les offrandes des fidèles venus nombreux depuis le jour où la statue de la Vierge, posée pour lors sur un chêne, apparut entourée d'une lumière surnaturelle.

A Impde, nous retrouvons l'autostrade et notre point de départ. Ceux qui ne connaîtraient pas encore le bucolique village de Grimbergen pourront s'y arrêter en regagnant la capitale.

Emile POUMON.



Un Parisien... RUE NEUVE

A l'approche de Noël, je connaissais déjà les guirlandes lumineuses des grandes artères bruxelloises et leur attrait.

Un bon cigare à la bouche, que je voulais finir avant de rentrer à mon hôtel, et mes pas me transportent rue Neuve vers les minuit et demie.

Avec une hâte discrète, une joie dans les yeux, semblables à autant de complices de St Nicolas, déposant leurs offrandes, près de gros camions, des jardiniers déchargent de magnifiques sapins. Je croyais à une simple décoration.

Le lendemain. Ce que Paris n'aurait pas osé faire, ce que Paris plagiera certainement un jour, s'offre à ma flânerie impénitente : un jardin parsemé d'un choix de sculptures dont quelques-unes seulement peuvent irriter les non « nouvelle vague », mais dont aucune n'est indifférente. Et puis, ça et là, de petites fontaines lumineuses où l'eau ne gèlera pas, car, renseignements pris — il fallait y penser — l'astuce a consisté à y mettre un peu d'anti-gel.

Je reviens à cette exposition dans la rue, à ce Christ ascétique, à ce petit faune au milieu de balustres et de pilastres où s'enroulent les lierres, à cette jeune fille aux tresses, à l'ange rayonnant de douceur, au chien s'étirant dont les muscles saillent, au joueur de flûte réduit à quelques lignes aiguës...

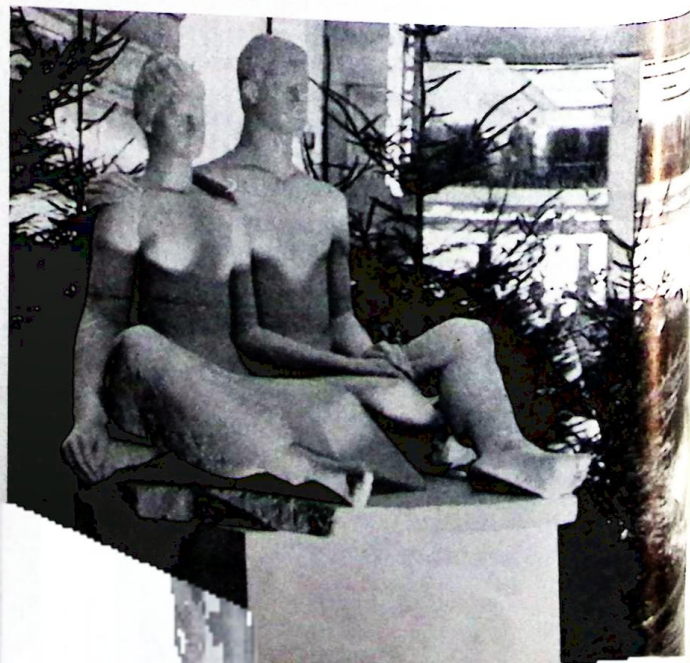
Et je me dis que dans cette voie, enfin calme, qui pourrait le rester si les automobilistes étaient plus sages, une baguette magique doit désormais renouveler à chaque Noël une initiative qui est un succès.

J. B.

Une fontaine lumineuse.

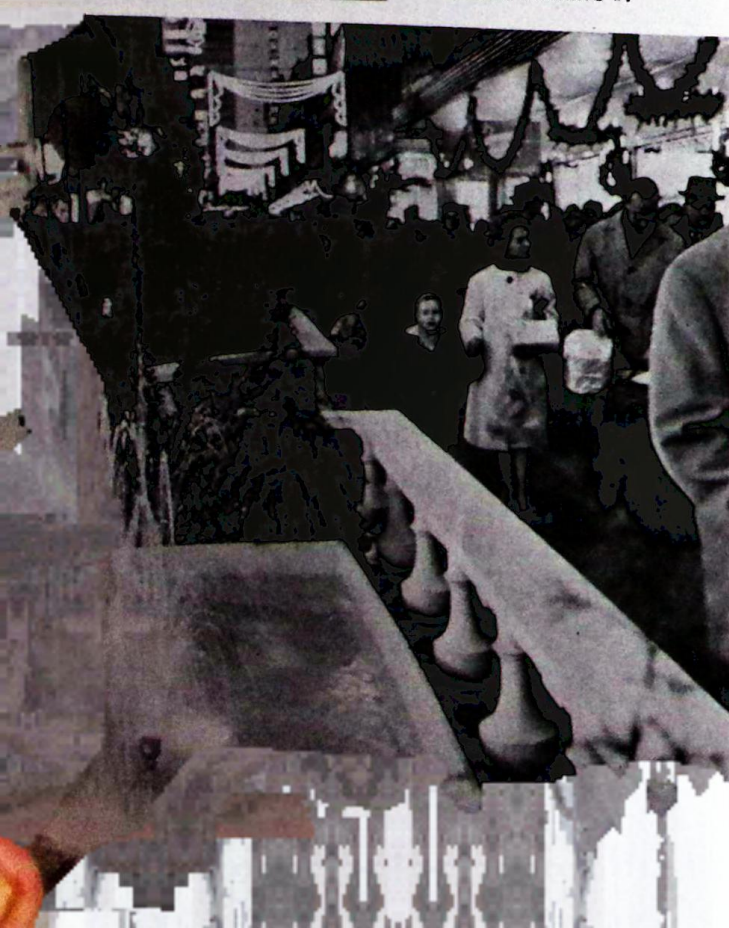
(Photos Vanden Abbeele .

Le couple.



M. Cooremans, bourgmestre de Bruxelles, contemple avec une sorte de circonspection cette louve dont émane une puissance indéniable. Mais les hôtes de la Féd. Tour. du Brabant sont tout sourire et franchement mordues du désir de la caresser.

(Photo « Het Laatste Nieuws ».



En marge des « Métiers d'Art en Brabant »

M. Raymond NOSSENT

fait le point de l'expérience que tente « FEBELTEX » de rapprocher INDUSTRIELS et DESIGNERS

répondant ainsi aux remarques de nos tisseuses

DANS son numéro d'octobre 1962, « Brabant » publiait une série d'interviews de tisseuses participant à nos expositions « Métiers d'art en Brabant ». Ces jeunes filles et ces jeunes femmes avaient émis à l'occasion de leur rencontre avec notre collaborateur des critiques, parfois violentes, sur l'attitude des industriels de notre pays vis-à-vis des créatrices belges. « Les industriels belges ne pensent qu'à profiter des créatrices... Ils veulent des choses bonnes d'emblée, réalisables et rentables tout de suite... Adapter au goût belge, c'est une solution de facilité, etc. »

Ces critiques ne pouvaient laisser indifférent un homme aussi dynamique et aussi décidé que le directeur général de la Fédération de l'Industrie textile belge (FEBELTEX), M. Raymond Nossent, qui, tout en reconnaissant que certaines de ces remarques émises par nos tisseuses sont fondées, ne peut admettre que l'on dise que TOUS les industriels belges ne font rien pour les créatrices de chez nous. Pour lui, c'est là généraliser hâtivement et de façon quelque peu simpliste.

Et il s'en est expliqué à notre collaborateur dans son bureau de « FEBELTEX », 24, rue Montoyer à Bruxelles 4, en s'appuyant sur une série de documents qui montrent qu'effectivement la Fédération tente depuis 1959 une expérience qui commence à porter ses fruits dans le domaine des rapports entre les industriels du textile et nos créateurs.

— L'industrie textile a un besoin constant de dessins nouveaux, dit M. Nossent. Traditionnellement, l'industrie textile belge se les procure en majeure partie à l'étranger. Paris est depuis bien longtemps le phare vers lequel tous les regards se dirigent. C'est d'ailleurs à Paris aussi que se rendent les jeunes artistes qui sentent combien il est difficile d'être prophète dans son pays. On a pourtant vu se créer des centres de mode, des écoles, des courants appréciés en Suède, en Italie, en Allemagne, plus récemment même en Grande-Bretagne. La Belgique devrait-elle dans ce

domaine rester figée dans un complexe d'immobilisme? Notre terre n'a-t-elle pas toujours nourri d'innombrables artistes, des créateurs de talent, des peintres de grande envergure, des coloristes appréciés dans le monde entier ?

UN SCEPTICISME VITE DISSIPE.

A la base des initiatives de FEBELTEX dans ce domaine, une jeune femme très courageuse : Josine des Cressonnières qui, ainsi que l'écrivait récemment Janine Lambotte, « depuis six ans, défend et illustre le droit à la beauté dans les objets de notre vie quotidienne ». Elle est la créatrice du très fameux « Signe d'Or », « récompense d'un effort d'esthétique, de qualité, de rationalisation, d'étude de prix pour un produit industriel, qu'il s'agisse d'une machine à souder ou d'une fourchette »; elle est, en outre, depuis 1960, la secrétaire générale de l'Institut d'Esthétique Industrielle, dont l'action s'étend de plus en plus des pays du Benelux aux pays du Marché Commun.

C'est une conférence faite par cette pionnière dans les locaux de FEBELTEX qui donna un tour nouveau à son combat dans le domaine du textile. C'était en mars 1959 : elle déclara qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer des dessinateurs de mérite qui se heurtaient à l'indifférence ou à l'incompréhension; elle déplorait le manque de contacts entre eux et les industriels; elle reconnaissait qu'ils ne sont pas tous des maîtres, qu'il y a des lacunes dans leur formation, qu'ils devraient pouvoir mieux suivre les problèmes techniques et les nécessités économiques; en conclusion, Mme des Cressonnières souhaitait qu'on arrache les artistes belges à un isolement souvent déprimant et qu'on leur permette de rencontrer des industriels qui les conseillent, les orientent et les encouragent.

C'est ainsi qu'est née l'idée des expositions de dessins pour textiles qui se font annuellement au siège de la fédération et qui se doublent actuellement d'un

concours doté de prix importants. Elles ont un double objectif : d'abord être un lieu de rencontre entre les créateurs et les hommes d'affaires; ensuite, permettre aux artistes de faire connaître leurs possibilités et aux industries de manifester leurs besoins et leurs exigences.

M. Nossent reconnaît que la fédération s'est embarquée dans cette aventure, « car c'en était une », avec un certain scepticisme. « Mais nous avons rapidement pris de l'assurance lorsque nous avons constaté que nombreux étaient ceux qui répondaient à notre appel. Nous sommes parfaitement conscients d'avoir commis des maladresses, mais qu'on nous permette de plaider surtout notre entière bonne volonté. Que l'on songe que nous ne disposions même pas d'un répertoire des artistes auxquels nous devons nous adresser et que

c'est de façon fort empirique que nous avons lancé nos invitations à cette première exposition de 1959 ».

Quelque cinq cents projets furent ainsi présentés au jury qui en retint quelques dizaines. Dans la liste des artistes sélectionnées, nous relevons des noms qui sont familiers aux visiteurs des expositions « Métiers d'Art en Brabant » : Colette Bagniet, Jeannine Coppens, Marie-Thérèse Courtois, Claudine Ropsy et Fernand Dubrunfaut.

« QU'IMPORTE ! NOUS RECOMMENCERONS ! »

Première constatation, à la suite de cette exposition : il y a dans notre pays de nombreux talents qui méritent d'être mieux connus. Les autres constatations sont des regrets : en général, l'exécution des travaux est fort soignée, mais il règne une indiscutable ignorance des tendances actuelles dans un domaine où la mode joue pourtant un si grand rôle; dans beaucoup d'écoles, on pratique des méthodes dépassées sans tenir compte des courants de l'heure et des exigences des producteurs et des consommateurs; certains créateurs ne sont pas attentifs à d'importants aspects techniques tels que la réversibilité des tissus, les possibilités pratiques d'exécution, la nécessité de prévoir des gammes de formes et de coloris; pas mal d'envois comportaient un nombre beaucoup trop important de couleurs pour être industriellement réalisables et rentables; le tissage semblait être négligé très systématiquement au bénéfice de l'impression; enfin, le nappage et le linge de maison semblaient oubliés.

Cette exposition fut un premier pas. Quoique sceptiques, les industriels en approuvaient l'idée — « Comme rien n'existe en Belgique dans ce domaine, nous ne pouvons qu'y gagner » — et, convaincus de la nécessité de faire quelque chose, ils souhaitaient la réussite d'une initiative qu'ils se plaisaient à louer. Cependant, l'exposition ne leur avait pas donné satisfaction parce qu'ils n'y avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient.

— Qu'importe, décréta M. Nossent. Nous recommencerons l'année prochaine d'une façon moins improvisée, plus systématique, plus importante aussi, car, à l'heure où s'affirme tous les jours davantage la vocation européenne de Bruxelles, il semble particulièrement opportun d'y développer les possibilités de contacts entre les artistes et des industriels de chez nous.

Et il y eut d'autres expositions dans les locaux de FEBELTEX, le relais ayant été pris par la section spécialisée en matière de « protection des métiers féminins » de la Commission nationale des métiers d'art auprès du Ministère des Classes moyennes. Cette section, qui fonctionne depuis 1956 et qui en est actuellement à son quatrième concours, est dirigée par Mesdemoiselles H. Stevenart, présidente, et S. Boudringhien, secrétaire. Le concours organisé en 1961 réunit huit cents envois et celui de 1962 près de mille projets, ce dernier chiffre représentant la participation de quatre cents concurrentes.

LES JOURNEES DU TEXTILE DESIGNER

FEBELTEX, pour sa part, a pris d'autres initiatives, toujours dans le même sens : il s'agit d'abord de deux journées d'étude, l'une en langue française qui s'est tenue en octobre 1961 et l'autre en langue néerlandaise au mois de janvier suivant.

— Au cours des discussions parfois fort animées qui suivirent les exposés d'économistes, d'industriels, de professeurs, de créateurs expérimentés, constate M. Nossent, un large accord finissait toujours par se manifester. Ces journées de contact et d'information qui, sauf erreur, étaient les premières dans leur genre à être organisées dans notre pays, laisseront, j'en suis persuadé, des traces profondes et fécondes. Je donne deux exemples : un professeur dans une importante école nous a fait savoir qu'il envisageait de réformer fondamentalement les orientations de l'enseignement qu'il dispensait depuis des années. Plusieurs designers nous ont déclaré que jamais auparavant on n'avait attiré leur attention sur le fait que l'industrie textile belge est très largement axée sur le tissage et non pas sur l'impression et que, par conséquent, ce sont des dessins pour les tissus d'ameublement, pour le linge de table, pour le linge de maison, les tissus de fantaisie pour dames et hommes, pour les vêtements d'enfants que l'industrie appelle à cor et à cri.

Au cours de ces journées du textile designer, c'est M. Nossent lui-même qui avait immédiatement situé le débat et le point de vue de chacun : « L'existence de designers belges, disent les industriels, n'empêche pas que nous sommes contraints, pour diverses raisons,



Ce panneau pour paravent exécuté en laine naturelle filée à la main et dont le motif — également filé à la main — est en relief, a été exposé au Centre Culturel d'Uccle, où Nelly Coenen a présenté ses tissages au mois de décembre dernier. C'est une pièce de 47 cm sur 1 m 26.

(Photo R. Lamarque.)

pas attendre... Dans notre bureau, ingénieurs textiles, stylistes et exécutants se côtoient. Il ne faut jamais sous-estimer l'importance de l'emplacement d'un bureau au sein d'une usine. C'est le contact humain, psychologique, le contact permanent qui est le levain

de nous approvisionner en dessins à l'étranger. Cette doléance transmise aux créateurs, ils rétorquent : « Nous présentons aux industriels des collections qu'ils refusent. Nous les présentons à Paris où on y fait un choix. Alors, les industriels de notre pays se rendent à Paris pour y acquérir ce qu'ils avaient ignoré au préalable ».

LE LEVAIN DE LA CREATION.

L'exposé d'un industriel de Lauwe, M. Jo De Witte, montra que, tout de même, tous les industriels belges n'étaient pas réfractaires aux créations belges, ainsi que nous l'a répété M. Nossent.

« Nous disposons d'un studio, mais nous faisons également appel à des ateliers de dessin belges et étrangers. La nécessité pour nous de disposer d'un studio est essentielle si l'on considère que le délai qui nous est accordé pour la création de nouveautés est très court (800 articles nouveaux qui ne sont vendables que pendant huit mois de l'année et qu'il faut renouveler d'année en année). Ce n'est pas en quelques mois qu'un dessinateur acquiert une formation technique. Dans nos studios, nous avons étudié le problème d'une manière très approfondie. Au début, nos dessinateurs étaient séparés des techniciens. Depuis cinq ans, nous avons changé de méthode : nous avons formé une équipe. Les résultats ne se firent

A propos de la designer Jeannine Coppens, M. Nossent dit : « Voilà un cas type de collaboration telle qu'elle devrait exister entre artistes et industriels. Elle, elle a trouvé « le » patron... Ci-dessus un tissage de Jeannine Coppens, industrialisé par De Gryse-Facon.

(Photo Sado.)

de la création. Nous possédons deux stylistes. L'un est affecté à la documentation, l'autre s'occupe de coloris. Les deux stylistes doivent faire provision d'idées. Les deux nôtres ont la possibilité de visiter les expositions, de voyager en France, en Belgique, en Italie... Les stylistes doivent continuellement alimenter les exécutants en idées nouvelles, sinon ceux-ci risquent de patauger dans la répétition. Il faut donc leur procurer le moyen de se documenter ».

M. De Witte devait encore déclarer que, chaque année, il examine plusieurs dizaines de milliers d'esquisses. « Ce n'est pas la quantité que nous cherchons. Ce sont les genres. Nous examinons très souvent la collection d'un dessinateur. Elle reflète toujours la même tendance, une direction déterminée. Les industriels cherchent « le caractère » afin d'étendre la variété des dessins. Dans un même caractère, il n'est possible que de choisir deux ou trois dessins ».

Un autre industriel, directeur d'une firme de Waarschoot, M. De Clerk, déclara que « plusieurs dessins qui se sont vu décerner un prix artistique ont été un échec pour la vente : « et je connais, ajoute-t-il, en impression des dessins primés dont on n'a pas vendu 1.000 m; vous comprendrez que sur une pareille quantité, il est impossible à l'industriel de récupérer ses frais de cadres ou de rouleaux ».

L'EXPRESSION D'UNE CIVILISATION.

Un directeur d'achats dans un grand magasin de Bruxelles ramena le problème du domaine purement matériel à un plan plus élevé : « Il ne nous manque pas spécialement des designers, dit-il. Il nous manque l'adaptation des designers aux problèmes presque matériels de la traduction d'une civilisation ou d'une philosophie dans le décor quotidien dont personne ne se

préoccupe. Le design est, à travers divers moyens techniques, l'expression d'une civilisation. Pourquoi le designer resterait-il un isolé ? Les négociants et les industriels doivent apporter au designer les éléments nécessaires à l'accomplissement de sa tâche. Le devoir de l'industriel est de le faire instruire des problèmes techniques : nombre de points, quantité en trames, en chaînes, etc. ».

UN SEMINAIRE DE FORMATION POST-SCOLAIRE.

« Instruire le designer des problèmes techniques » : ici, nous touchons la dernière initiative de FEBEL-TEX : l'organisation, en collaboration avec l'Institut d'Esthétique Industrielle de Mme des Cressonnières, d'un séminaire pour textile designers. Il s'agit d'une année de formation post-scolaire pour les jeunes dessinateurs et dessinatrices textiles sous forme de stages rémunérés en usine ; une fois par semaine, les stagiaires reçoivent des cours de formation théorique ou bien ils visitent des usines, des expositions ou des magasins.

— Au cours de l'été, nous avons reçu une série de candidatures, nous dit M. Nossent. Une sélection sévère, d'après le tempérament, d'après le talent, nous a laissé une quinzaine de créateurs et créatrices qui sont actuellement placés en stage dans des usines. Il aurait été possible d'en placer plus, car nous avons l'accord d'autres industriels, mais nous ne disposons pas d'éléments d'une qualité suffisante à notre avis.

L'initiative présente, pour ces élèves, des avantages considérables sans aucun doute : elle leur donne la chance de se perfectionner par la pratique, et de devenir de véritables créateurs industriels; elle leur prépare une situation d'avenir et elle leur fournit, à la sortie des études, une première situation très modeste, mais déjà rémunérée.

D'autre part, les entreprises éclairées voient dans cette initiative la possibilité de former une réserve de jeunes éléments de valeur, parfaitement au courant des

Pour Marie-Thérèse Courtois, les créations sont au service de l'industrie, qui est l'expression sociale de notre temps ». C'est dans cette optique de la réalisation industrielle que la tisseuse a conçu ce projet d'un tissu en chanvre et lin. Cette photo représente la première version d'une recherche réalisée en « tissé main ».

(Photo Leuridan.)

problèmes techniques du tissage et de l'impression et susceptibles d'amener un renouveau dans la création textile belge. Ayant pu juger des qualités des élèves pendant leur stage, elles se réservent le droit de les engager d'une façon stable ultérieurement.

L'OBJECTIF SE PRECISE.

— Vous voyez, conclut M. Raymond Nossent, que nous bougeons ! Sans doute ne sommes-nous encore qu'au début d'une route qui risque d'être relativement longue. Mais l'objectif qu'un certain nombre de personnes de bonne volonté se sont tracé il y a cinq ans environ, se précise maintenant d'une façon lumineuse. On peut dire que d'immenses progrès ont été réalisés déjà.

— Et l'avenir, comment le voyez-vous ?

Pour cet avenir, outre la continuation des expositions-concours et la multiplication des séminaires qui viennent de débiter, le directeur général de FEBEL-TEX exprime trois souhaits qui s'adressent respectivement aux créateurs, aux industriels et aux pouvoirs publics :

« Que les créateurs aient toujours davantage le souci d'informer toujours mieux et davantage les élèves de notre enseignement technique et les créateurs déjà lancés dans l'action. Jusqu'à présent, une élite

peu nombreuse mais enthousiaste et extrêmement dévouée, a accepté de consacrer une partie de son temps à ces problèmes et également d'ouvrir ses usines à des visites et à des stages. Quels que soient les inconvénients qui pourraient en résulter, notamment au point de vue de la perte de temps, je crois que c'est là un service éminent à rendre à la collectivité. On peut espérer qu'il le sera, à l'avenir, avec plus d'intensité encore que dans le passé.

» Quant aux pouvoirs publics, ils savent, comme nous le savons tous, que les créateurs ne peuvent être des espèces de forçats du travail, enfermés pendant des heures régulières dans des locaux où aucune inspiration ne peut naître. L'imagination a besoin d'excitants. Les créateurs doivent pouvoir visiter les collections, se promener dans la nature, muséifier tout simplement au gré du hasard ou de leur fantaisie. La ligne d'un fjord scandinave, un moulin endormi au bord d'un canal hollandais, des colonnades de la Maison carrée à Nîmes, un pont sur la Tamise embrumée ou tout simplement la légèreté de l'air parisien, peuvent donner le déclic qui produira une œuvre et peut-être un chef-d'œuvre. Que les autorités publiques donc, par une multitude de bourses de voyage judicieusement attribuées, permettent aux jeunes filles et aux jeunes gens de chez nous d'aller voir au-delà de nos frontières de lignes, des formes, des couleurs dont ils tireront le plus grand profit. »

Nos Midis du Tourisme

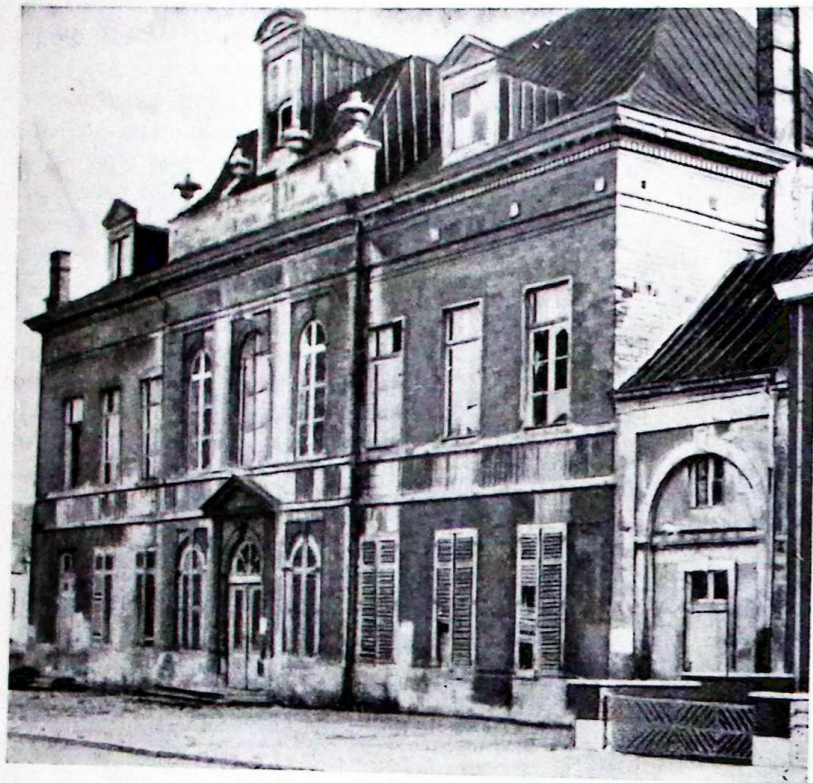
BUFFET : 12 heures — CONFERENCE : 12 h 30 à 13 h 30

- | | |
|-----------------|--|
| 14 JANVIER 1963 | « Wavre en roman pays de Brabant ou l'histoire d'une bourgeoisie », par J. MARTIN. |
| 11 FEVRIER 1963 | « Hakendover op Paasmaandag » par Louis UYTTEBROECK et Gaston PATERNOSTRE, professeurs à l'Ecole technique de Tirlemont (film en couleurs). |
| 11 MARS 1963 | « L'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Son histoire, sa vie, ses œuvres », par Victor-Gaston MARTINY, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant. |

Nos Soirées du Tourisme

BUFFET : 18 heures — CONFERENCE : 18 h 30 à 19 h 30

- | | |
|-----------------|---|
| 24 JANVIER 1963 | « De Duitse Democratische Republiek », par Marcel POLFLIET, journaliste (diapositives en couleurs). |
| 21 FEVRIER 1963 | « Gaasbeek », par Arthur DE BOCK, professeur à l'Ecole Normale de la Ville de Bruxelles (diapositives en couleurs). |
| 21 MARS 1963 | « Het Woluwedal door de seizoenen heen », par V. T. VANACHTER (diapositives en couleurs). |



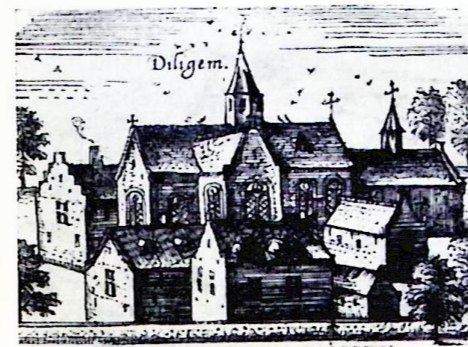
Façade nord. — A la droite du bâtiment, l'unique survivante des quatorze arcades des anciens communs.

La façade sud a grande allure; moins austère, elle paraît inspirée par le Petit-Trianon.

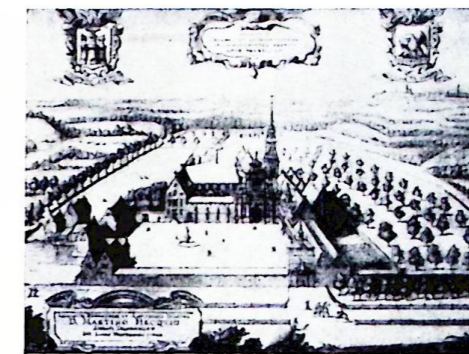
(Photo : Van den Haute.)



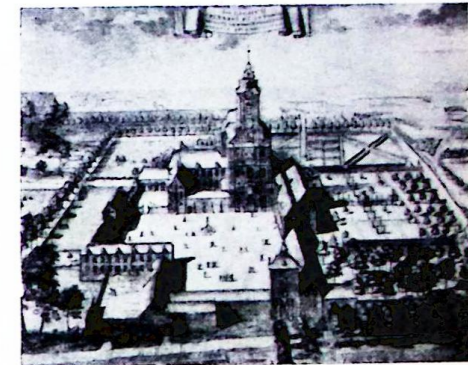
L'abbaye à travers les siècles



Au XVI^e
d'après J.-B. Gramaye



Au XVII^e
d'après Sanderus



Au XVIII^e
d'après Sanderus

La présence, à Jette, d'une communauté de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin est signalée dès le XI^e siècle mais de l'aspect de leur couvent on ignore tout, le premier document graphique connu datant de 1606. Il nous montre le monastère vu du sud; la prélatrice y est dépourvue de tout cachet et ne se différencie en rien d'une quelconque habitation

bourgeoise comme il y en avait des centaines au cœur de la ville. Rien d'étonnant à cela; l'abbaye avait été incendiée en 1488 par les troupes de Philippe de Clèves et, à peine eut-elle pansé sommairement ses blessures, qu'elle fut sinistrée à nouveau durant le soulèvement de nos provinces contre l'Espagne. Elle servit même pendant quelques années de citadelle aux « rebelles ».

Plaidoyer pour un grand malade

La Prélatrice de Dielegem

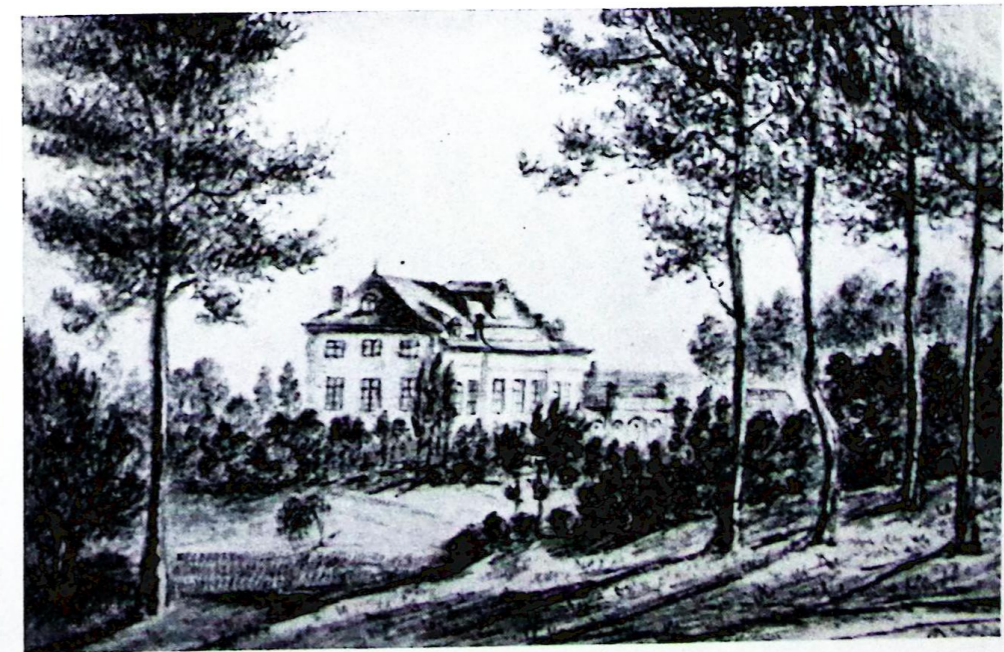
DE la guirlande d'abbayes qui, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, entourait la région bruxelloise d'une ceinture de haute spiritualité, seule Grimbergen poursuit sa mission plusieurs fois séculaire. Des autres moutiers il reste peu de chose voire rien et il faut, pour se faire une idée de leur aspect de jadis, recourir au document graphique et principalement aux planches des deux éditions de Sanderus (1660 et 1727) encore qu'il faille s'en servir avec beaucoup de circonspection.

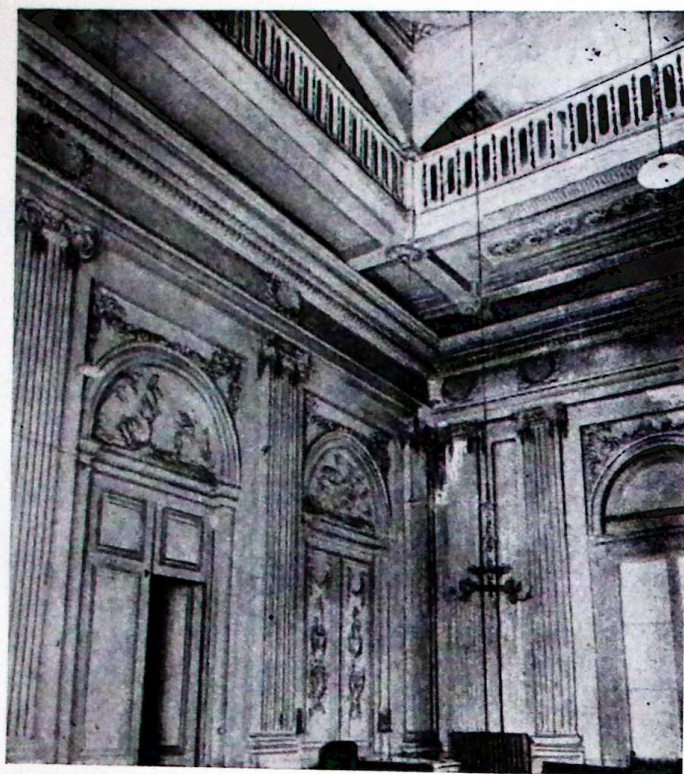
De tous ces monastères Dielegem est certes celui dont le souvenir est le moins vivace bien qu'il n'eût jamais à envier quoi que ce fût aux autres abbayes

pour ce qui regardait la dévotion et l'ascétisme ni pour la beauté des bâtiments et les richesses qu'ils renfermaient.

Le peu d'archives le concernant venu jusqu'à nous en est la cause principale, une partie des documents fut détruite lors d'une émeute au XVIII^e siècle tandis qu'une autre n'est pas encore accessible aux chercheurs. D'autre part, les autorités françaises ayant vendu Dielegem comme « bien national » avec obligation de raser les bâtiments sans délai, — à quoi seule la prélatrice échappa — en est une autre cause.

Après la fermeture et la démolition partielle de l'abbaye, la prélatrice devint « Maison de campagne ».
(Dessin de J. Mastraeten.)





Savamment restaurée, la grande salle de réception pourrait servir de musée local et de salle d'exposition.
(Photo Thill.)

Lorsque Farnèse les en eut chassés, les moines revinrent et se mirent à la tâche, les Prémontrés ayant toujours été, comme on sait, un ordre de bâtisseurs.

Mais a beau vouloir construire quand les temps sont incertains, que la guerre règne à l'état endémique et que, subséquemment, les moyens financiers font défaut ou se réduisent à bien peu de chose !

La confiance en un avenir meilleur ne vint jamais à manquer; on fit établir des projets de réédification, mais il fallut compter, cette fois, avec la mauvaise gestion matérielle de certains prélats et les gravures de 1651 et de 1660 demeurèrent des avant-projets sans plus. Et c'est bien dommage, la maison de l'abbé eut eu grande allure. On dut s'en tenir à une restauration de l'ancienne, travail qui alla de pair avec une mise au goût de l'époque. Cantonnée par des pignons à gradins la façade de briques entrelardée de bandes de pierre blanche fut couronnée d'un beau fronton à volutes.

Une coupole élégante, dont les stucs symbolisent les quatre éléments, domine la grande salle de la prélatrice.

(Photo Thill.)

Mais comme dit un auteur moderne, « la mode est chose sérieuse et on lui doit le respect. Elle se rattache à des combustions profondes dans les entrailles de la terre; ces effluves cosmiques forment des tourbillons légers qui vous agitent et vous mènent; ils agissent sur l'art, les goûts, les sentiments, la pensée, tout le comportement inconscient des hommes ». Aussi, lorsqu'un style nouveau acquérait droit de cité dans notre pays, les ordres religieux, et les Norbertins en particulier — d'autant plus que leurs abbayes avaient beaucoup souffert ou s'étaient dégradées au cours des guerres de Louis XIV et de Louis XV, — aspirèrent à rénover leurs bâtiments tout en les modernisant, bien entendu. Rares furent les prélats qui ne brûlèrent du désir d'emboîter le pas à la tendance nouvelle. Ils firent établir derechef des avant-projets et des plans, reléguant aux archives ceux élaborés précédemment et demeurés en suspens.

Ceux à qui la chance voulut bien sourire purent les réaliser, d'autres partiellement tandis que ceux à qui elle tourna le dos durent, en attendant l'occasion propice, se contenter de la contemplation des alléchants tracés remis par les architectes et en faire leur rêve quotidien.

On vit même des prélats qui, honteux de se servir encore d'une église gothique ou romane — quelle



honte ! — s'empresser de masquer celle-ci par une façade postiche « à la mode » pour ne pas compromettre l'harmonie du nouvel ensemble architectural.

Dans beaucoup de cas la rénovation débuta par le sanctuaire, comme il se devait, après quoi on s'occupa des lieux réguliers, du quartier des hôtes et enfin de la prélatrice. C'est ce qui se passa à Dielegem. Malheureusement, les possibilités financières — l'éternel point faible des annales de l'abbaye, — ne permirent pas de suivre la cadence de la mode.

Le baroque, dans lequel on avait élevé la nouvelle église, se trouva, à son tour, devenu ancien et dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on vit la prédilection des Norbertins aller au talent de Laurent-Benoît Dewez qui passe pour avoir amélioré et surtout pour avoir communiqué quelque chaleur au glacial style Louis XVI.

Né à Petit-Rechain, près de Verriers, Dewez avait fait ses études en Italie, parcouru la Grèce, la Syrie, l'Égypte, été quelque temps architecte du souverain du Portugal, avait ensuite visité d'autres pays pour se fixer enfin et définitivement à Bruxelles, vers 1760. Le prince Charles de Lorraine lui conféra le titre d'« architecte du gouverneur des Pays-Bas autrichiens ». Son succès fut tel qu'on a pu dire qu'il est l'auteur, presque à lui seul, de tous les grands travaux qu'on vit exécuter en Belgique jusqu'en 1778. On lui doit les abbayes de Heilissen, Bonne-Espérance, Gembloux et Orval, la rénovation d'Affligem, Florival, Rolduc, Saint-Martin à Tournai et les églises d'Andenne et de Vlierbeek, sans oublier la façade postiche masquant l'église gothique d'Aulne et la Maison de Correction de Vilvorde. Le château de Seneffe passe pour être son chef-d'œuvre.

* * *

C'est à Dewez que le prélat de Dielegem fit appel pour « soigner » son abbaye qui en avait grand besoin.

Statue de Notre-Dame de Dielegem, attribuée à Faider.
(Photo Thill.)



Cette fois les projets furent exécutés jusqu'au bout, à croire que les finances allaient mieux, et c'est de cette campagne de construction que date la prélatrice venue jusqu'à nous. Si elle ne fut pas démolie comme le prescrivait l'acte de vente du ci-devant monastère, la raison en est que lorsqu'on eut rasé les autres bâtiments de Dielegem, on s'aperçut que la maison de l'abbé n'avait plus rien de bien conventuel, et ferait une merveilleuse maison de campagne. C'est cet édifice que depuis un quart de siècle les historiens de l'art tentent d'arracher à la ruine et de préserver de la démolition.

La façade principale, qui s'ouvrait sur la cour d'honneur, a un petit air de famille avec certaine partie du château de Seneffe. Elle diffère sensiblement de la façade postérieure, écrit la comtesse Alfred d'Ansembourg, « par une plus grande sobriété de conception et l'emploi exclusif de la pierre provenant des carrières de l'abbaye. Précédée, au centre, d'un avant-corps en légère saillie, celui-ci est orné de détails en relief et d'un fronton plat surmonté de quatre vases. La porte principale est couronnée d'un fronton triangulaire ».

Quant à la façade arrière, elle est « en majeure partie en briques couvertes d'un enduit auquel le temps a donné une patine, qui se confond heureusement avec les pierres de l'avant-corps; ce dernier semble inspiré du Petit-Trianon et a grande allure. Au premier étage, trois portes-fenêtres dont les deux latérales, remplies de briques enduites, paraissent ne jamais avoir été ouvertes ».

L'intérieur, qui se dégrade depuis des années, demeure cependant grandiose.

En 1812, un voyageur notait : « En entrant dans le palais de l'abbé, car il mérite l'honneur de ce nom, une majestueuse rotonde vous reçoit; le stucateur, le sculpteur et le doreur y ont, à l'envi, étalé les ouvrages de leur art. Deux galeries, comme suspendues en l'air, l'une au-dessus de

l'autre, forment le plus élégant ornement de cette précieuse pièce ». Il s'agit là de la grande salle du premier étage qui, jadis, servait aux réceptions. Elle est rectangulaire et ornée de six portes se faisant face. Alors que les deux du milieu sont plus simples, parce qu'elles donnaient accès aux appartements privés de l'abbé, les quatre autres, aux angles, sont décorées d'un motif central, délicatement sculpté. Toutes ces portes sont surmontées d'un bas-relief en stuc, représentant deux enfants, à la manière de l'époque, avec les attributs des saisons, de l'agriculture et de la chasse.

Seize grands pilastres ioniques, dont les chapiteaux sont en bois sculpté, sont disposés, par groupes de quatre, dans les angles de cette salle. Ils donnent l'impression de servir de supports à une galerie qu'orne une balustrade rehaussée de motifs or et blanc. L'ensemble est dominé par une superbe coupole composée de quatre bas-reliefs représentant les éléments de la nature : la terre, l'air, l'eau et le feu.

Le visiteur de 1812 concluait que « rien n'a dû être plus magnifique que cette salle de parade »; sa grandeur et sa hauteur vous frappent autant que son entière nudité vous cause de regrets; les superbes parquets de bois de différentes couleurs qui restent dans les moindres appartements font juger de la supériorité de ceux qui ont été enlevés de cette salle, digne d'être occupée d'un souverain. Un escalier unique en son genre, dont les balustres de bois d'acajou, sont délicatement travaillées et incrustées de bronze, commande votre attention ». Ces balustres existent toujours mais le métal a disparu depuis longtemps, comme bien on pense.

La prélatrice de Dielegem allait remplir durant un siècle son rôle paisible de maison de campagne, rêvant à loisir à ses fastes d'antan.

Au moment de sa vente comme « bien national », elle avait été acquise par un profiteur de guerre parisien qui la revendit bientôt. Elle passa alors, successi-



Pierre tombale, en style ogival, d'un prélat de l'abbaye de Dielegem, mise au jour en 1935.

(Photo Thill.)

Intelligemment restauré, le palais abbatial pourrait abriter un musée local, rôle qui lui siérait à merveille.

Si beaucoup de communes, dont le passé fut uniquement de persévérer dans le travail des champs, ont su se doter de musées dont l'intérêt et l'utilité sont indéniables, combien plus Jette se doit-il de voir grand, elle qui eut non seulement le privilège d'avoir sur son territoire une des principales abbayes du Brabant mais, de plus, fut le siège d'un comté dont plusieurs titulaires — leur château existe toujours — jouèrent un rôle important dans les événements de leur temps.

Puisse cette lacune être vite comblée; la prélatrice de Dielegem peut être sauvée mais comme disait certain ministre à propos d'autre chose : « Il n'est pas trop tard, mais il est temps ! ».

Robert VAN DEN HAUTE.

vement, aux Libotton-Powis, aux Morren et aux Capart. Ces derniers, en 1913, la mirent à la disposition de pères jésuites portugais chassés de leur pays.

Au sortir de la première guerre mondiale, on loua la bâtisse à la Commission des Hospices de la ville de Bruxelles qui la convertit en home pour enfants dévotés. Son parc immense était tout indiqué pour remplir cette mission mais la délicate décoration intérieure de la demeure en souffrit.

En 1929, une société immobilière acquit le domaine. Faute d'entretien, celui-ci se mua, en l'espace de quelques années, en un bois touffu; les arbres séculaires ne trônaient plus au milieu de vertes pelouses mais voyaient disparaître leurs bases dans les taillis et fourrés, tandis que les anciens viviers, devenus autant de marécages envahis par la végétation, donnaient asile à une faune et une flore qui ravissaient notre curiosité d'adolescent à chacune de nos expéditions clandestines dans le ci-devant parc monacal.

* * *

SOIRÉES DU TOURISME

22 novembre 1962.

Grandeur et Prestige de l'Ile-de-France

par Georges DOPAGNE

Président de l'Union belge des Ecrivains du Tourisme

ALORS que la passionnante épopée française, qui gravite autour de cette étrange et fantasque figure géométrique que composent les rivières de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, de la Seine et de l'Eure et au centre de laquelle bat Paris, cœur de l'Ile-de-France, fourmille en récits savoureux, en historiettes plaisantes, en anecdotes spirituelles, susceptibles d'alimenter à eux seuls un sujet de conférence et d'enlever, d'emblée, l'adhésion d'un auditoire toujours friand de ce genre de relation, il fallait, fort de cet enseignement, un courage peu commun, pour renoncer, délibérément, à se tailler un succès facile dans un domaine qui s'il s'avère payant, n'en reste pas moins mineur dans le vaste champ d'enseignement que la pensée et le génie humains ont patiemment, façonné au fil des temps.

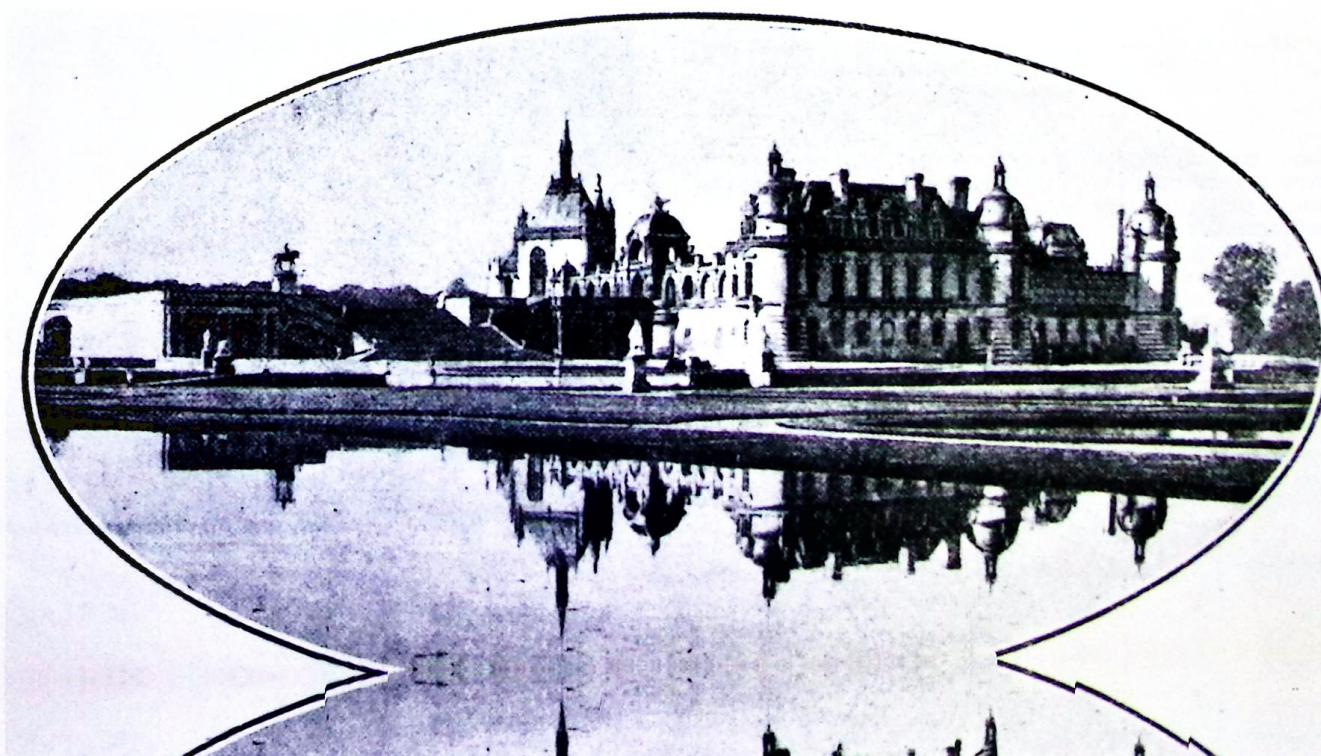
Ce courage, M. Georges Dopagne, président de l'Association des Ecrivains belges et président de l'Union belge des Ecrivains du Tourisme, l'a eu, lui qui n'a pas hésité à pénétrer jusqu'aux entrailles de cette Ile-de-France pour nous dévoiler, au travers de sa nature humanisée, les sublimes témoignages qu'a accumulés, au cours des siècles, cette contrée vibrante d'histoire, chargée d'art, ruisselante de culture.

Première étape de cet émouvant pèlerinage aux sources, première révélation aussi, voici Soissons, sa cathédrale, son ancienne abbaye de Saint-Jean-des-Vignes et sa non moins célèbre abbaye de Saint-Médard qui fut la nécropole des Mérovingiens. Non loin de là, Crépy-en-Valois ne nous retiendra qu'un instant, le temps d'admirer ce superbe morceau d'architecture gothique que compose la façade de l'église Saint-Thomas car, déjà, Senlis, cœur du Valois, où

Hugues Capet fut proclamé roi en l'an de grâce 987, s'impose à notre attention avec la flèche de sa collégiale Notre-Dame, chef-d'œuvre d'élégance et de raffinement et son portail central, orné de splendides sculptures de la fin du XII^e siècle, dont la portée fut telle qu'elle inspira, durant plusieurs générations, une pléiade de bâtisseurs de nos cathédrales. L'occasion est propice pour faire un saut jusqu'à Chantilly que le grand Condé illumina de sa gloire. Le château, serti dans un admirable écrin de verdure où triomphe l'art raffiné de la perspective, abrite le musée Condé où foisonnent les toiles de ces maîtres que furent le Titien, Raphaël, Véronèse, Philippe de Champaigne, et que couronne l'étonnante série de quarante miniatures issues de l'imagination féconde de Jean Fouquet.

Tout ce coin de l'Ile-de-France semble, d'ailleurs, marqué d'une grâce subtile, presque éthérée comme en témoigne le parc à l'ordonnance exquise du château d'Ermenonville où fut accueilli un Jean-Jacques Rousseau aigri, désabusé et moribond. Si les cendres de l'illustre philosophe reposent, aujourd'hui, sous l'austère coupole du Panthéon, son âme continue de hanter cette minuscule île des Peupliers qui, la première, recueillit la précieuse dépouille de celui qui, en dépit des vicissitudes d'une existence malheureuse, chanta en des pages pathétiques, sa foi indéfectible en la bonté de l'homme. C'est encore remués par le

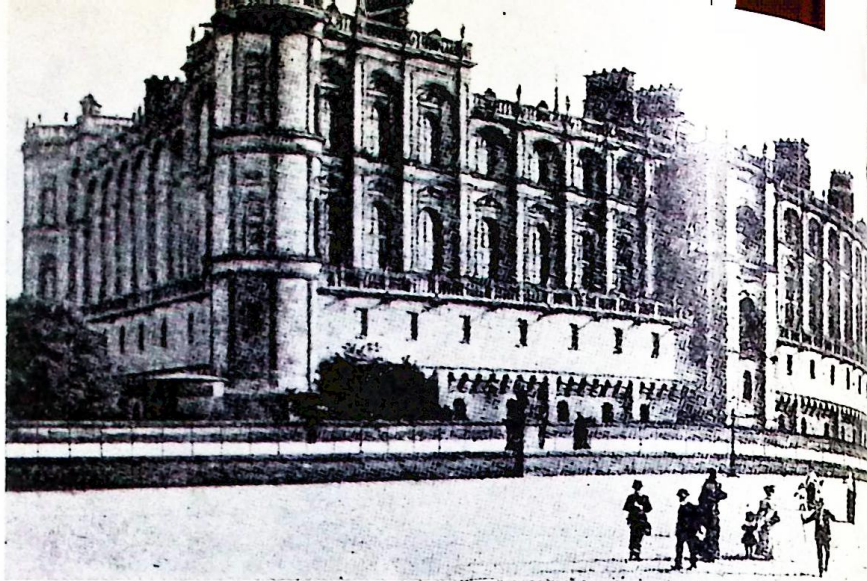
Château de Chantilly : vue prise à l'Est.



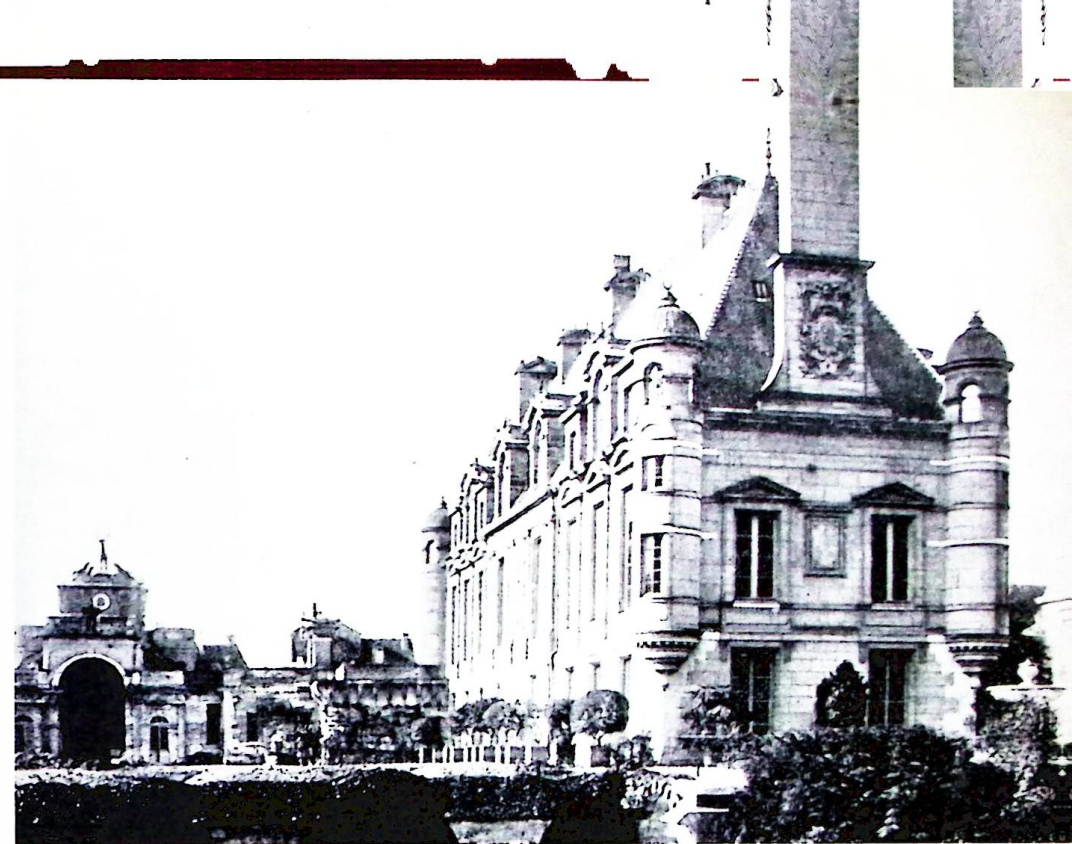
Château de St-Germain-en-Laye une des résidences favorites des rois de France.

souvenir de ce grand penseur que nous nous présentons aux portes de l'ancienne abbaye de Chaâlis, fondée en 1136, et vendue, en 1793, comme bien national. Le Tasse le visita et Gérard de Nerval en fit un de ses ports d'attache. Parmi les riches collections où les « Botticelli » coudoient les « Memling », se dresse émouvant dans sa solitude le fauteuil où J.-J. Rousseau rendit le dernier soupir. Bien que convertie en Centre culturel international, l'abbaye de Royaumont, fondée par saint Louis en 1228, baigne encore dans un climat imprégné du plus pur mysticisme, offrant à nos regards admiratifs, la fulgurante hardiesse des voûtes de son réfectoire.

Et les merveilles se succèdent à un rythme fou, vertigineux, enivrant. Hautaine, la basilique de Saint-Denis, qui révolutionne l'architecture de son temps en appliquant, pour la première fois, sur grande échelle, la célèbre croisée d'ogives, excipe fièrement son titre de nécropole des rois de France où les tom-



Cette belle façade constituait l'aile gauche du château d'Anet construit entre 1545 et 1555, dont le corps du bâtiment central et l'aile droite furent démolis en 1804. — A gauche, le pavillon de Diane de Poitiers.



l'art gothique du XIII^e siècle, la Sainte-Chapelle, chef-d'œuvre de finesse, d'élégance et d'harmonie où vinrent se prosterner, en toute humilité, ces monarques aussi arrogants qu'autoritaires que furent François I^{er}, Henri IV et Louis XIV.

Notre royal ou plutôt notre impérial défilé se poursuit puisque nous voici parvenus au pied du château de Malmaison, séjour de prédilection de Napoléon durant le Consulat où Joséphine de Beauharnais se retira définitivement pour pleurer ses amours malheureuses. Dans le musée napoléonien qui y fut aménagé, tout l'Empire est là, présent, tangible, rayonnant dans ses ors comme dans ses bois précieux, trop insolent, sans doute, pour abriter les restes de l'Impératrice qui ont choisi comme dernière demeure la pénombre complice de l'église de Rueil. A ce souvenir napoléonien se rattache encore le château de Saint-Cloud dont les ravissants jardins aménagés à l'anglaise, restent si français d'âme.

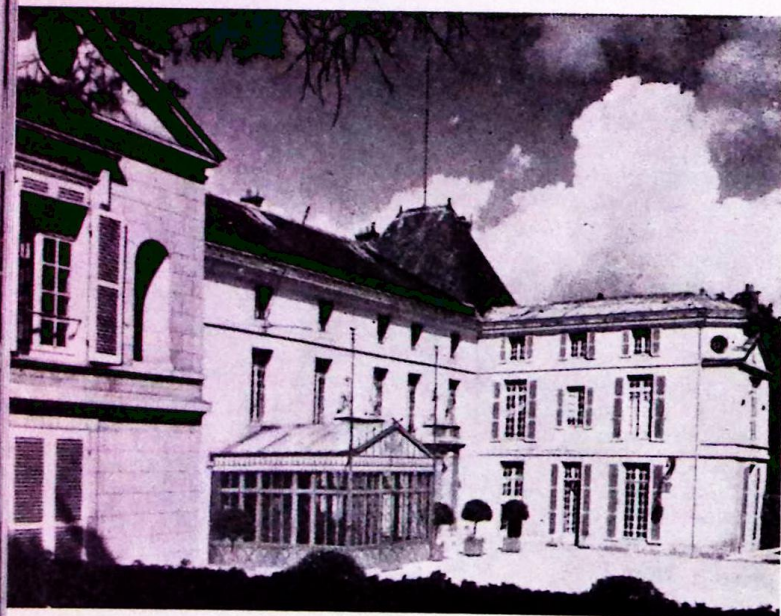
Au contact de Mantes, nous remontons à nouveau le cours de l'histoire. Sa collégiale construite à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e siècle est un échantillon superbe du style gothique primaire tel qu'il fleurit en Ile-de-France. Nous gagnons, bientôt, Anet dont le château, regorgeant de merveilles, nous conte encore l'étonnante aventure de Diane de Poitiers, fa-

vorite d'Henri II. Par Dreux, où repose toute la lignée des ducs d'Orléans, notre aimable cicerone guide nos pas vers ce sommet inégalé de l'art médiéval français que demeure la cathédrale Notre-Dame de Chartres. On reste médusé, confondu, écrasé devant tant de beauté, tant de pureté, tant de plénitude, ne sachant, à la suite de Pégy, s'il faut admirer davantage la hardiesse du vieux clocher, la splendeur du portail royal ou encore la perfection des vitraux.

Faisant suite à cette vision presque irréelle, le château de Maintenon, superbe édifice de la Renaissance, a, lui aussi, gardé intact le parfum délicat des siècles tandis qu'à deux pas, l'aqueduc qui devait capter les eaux de l'Eure pour alimenter Paris et Ver-

sailles témoigne encore, éloquemment, des projets grandioses que nourrissait le Roi Soleil. Mais aussi brillants que soient les mérites de cette étonnante galerie de châteaux dont se pare et s'enorgueillit l'Ile-de-France, nul — sauf, peut-être Fontainebleau — ne peut soutenir la comparaison avec ce prodigieux ensemble que forment le château et le parc de Versailles. Tout ici est ravissement, magnificence, tout y chante la gloire de Louis XIV, le luxe inégalé d'une époque triomphale. Ses salons ne sont qu'un ruissellement, un débordement d'œuvres d'art où le style Louis XIV s'exprime dans toute sa splendeur, dans toute sa plénitude; sa Galerie des Glaces, œuvre maîtresse de Mansart, sortie de sept grands panneaux décorés par Le Brun n'a pas son équivalent dans le monde et ses incomparables jardins, déployant, sans qu'une seule ride ne vienne ternir leur superbe ordonnance, cet inoubliable spectacle que Le Nôtre sembla avoir imaginé pour défier le temps, attestent toujours à la face de l'univers, de la pérennité du génie de l'illustre dessinateur.

Maintenon, un édifice de la Renaissance (la façade sur le parc).



Le château de la Malmaison (façade sur la cour d'honneur) où l'impératrice Joséphine se retira définitivement.

beaux de Louis XII et d'Anne de Bretagne voisinent ceux d'Henri XII et de Catherine de Médicis tandis que la crypte romane conserve pieusement les corps de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Les affres de la mort continuent de hanter Auvers-sur-Oise, où Vincent Van Gogh, cédant à une crise de désespoir, se logea une balle dans la poitrine, laissant à ses toiles le soin de perpétuer le charme à la fois délicat et subtil d'une région où les peintres aiment encore planter leur chevalet. Pour secouer notre nostalgie, Saint-Germain-en-Laye nous propose les attraits de son admirable terrasse, tracée par Le Nôtre et longue de 2.400 mètres d'où le panorama est inoubliable et la symétrique ordonnance de son château qui fut une des résidences favorites des rois de France et qui recèle un bijou architectural, authentique joyau de

La chambre de Joséphine.



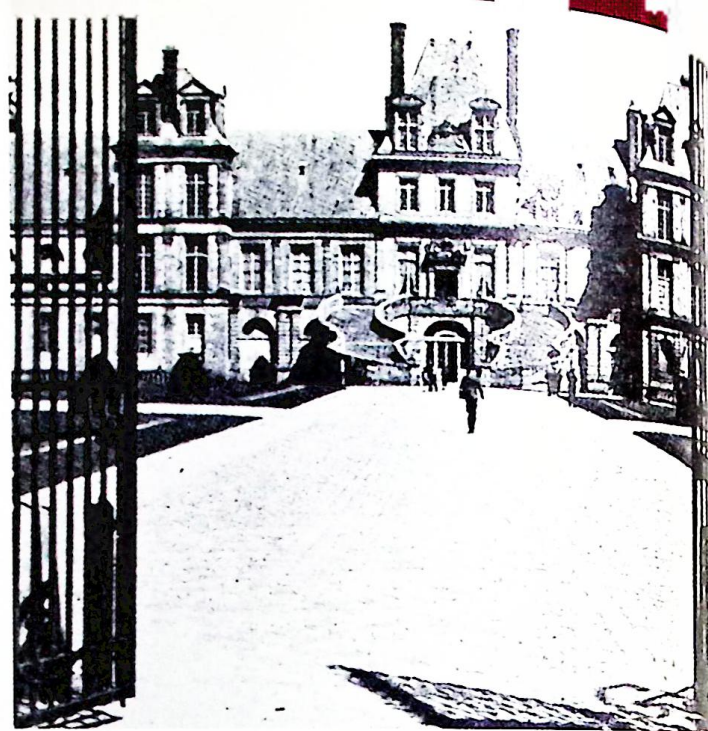


L'enlèvement de Proserpine.

Groupe situé au centre du Bosquet de la Colonnade de Mansart, à Versailles, où avaient lieu, sous Louis XIV les collations. Marie-Antoinette y organisa des concerts nocturnes.

cette salle des Tapisseries où tout respire ce goût du luxe qui fut l'apanage des princes et des rois de France tandis que par-delà les jardins; par-delà le parc, par-delà la forêt, jalouse de ses légendes, par-delà Vaux-le-Vicomte, cet exemple éclatant

de l'art français du temps de Louis XIV, par-delà les collines, par-delà les vallons, l'Île-de-France, cent fois meurtrie, cent fois outragée, chante encore la noblesse de ses origines et l'incomparable prestige de son glorieux passé.



Le palais de Fontainebleau : la cour du Cheval Blanc ou des Adieux, la façade principale.

Encore enrichi par une superbe sélection de diapositives en couleurs, d'un extraordinaire pouvoir de suggestion, cet exposé, solidement charpenté, enleva l'unanimité des suffrages auprès d'un public qui, au départ, pourtant, ne faisait pas mystère de ses exigences.

MIDIS DU TOURISME

10 décembre 1962.

Het Brabantse Toerisme in de Volkskunde

par Antoine DEMOL,
Journaliste

A l'instar de notre société contemporaine, agitée, bouillante, trépidante où chaque minute vaut son pesant d'or, où chaque hésitation, chaque atermoiement peut entraîner des conséquences incalculables, le tourisme, hier encore dans les limbes, affichant, aujourd'hui, ses prétentions à figurer au rang des disciplines scientifiques, semble, à son tour, gagné par cette fièvre collective. Ne voit-on pas des organismes chargés de sa défense et de sa promotion établir, à la sauvette et sans discernement, l'inventaire de son capital, spéculer, inconsidérément, sur un potentiel souvent dérisoire et négliger, avec désinvolture, dans leur souci majeur de brûler les étapes et d'asseoir leur suprématie, les valeurs vraies, les valeurs sûres, les valeurs stables qui lui confèrent à la fois sa force et sa grandeur.

Dans ce cheminement inconsidéré qui revêt, à maints égards, les aspects d'une bousculade, il est heureux et réconfortant de constater qu'à l'exemple de M. Antoine Demol, notre invité du jour, il existe encore une poignée d'hommes clairvoyants qui, sans nier l'impérieuse nécessité de voir le tourisme s'adapter au mode de vie actuel, sans renoncer à s'annexer les puissants moyens de diffusion qui sont à leur portée, sont encore capables de faire front à ce vertige

collectif et, indifférents au tourbillon qui les emporte, de s'isoler et de méditer.

Cette philosophie toute teintée de sagesse que M. A. Demol nous propose aujourd'hui, le conférencier l'a édifiée, patiemment, durant les quelque quinze années qu'il passa dans les entrailles mêmes du peuple quittant précipitamment tel jubilaire qu'il venait de congratuler pour connaître quelques instants de vie intense au contact de tel groupement folklorique avant de se fondre, de se noyer dans les rasses impétueux de telle kermesse de quartier. Sa règle de travail, il nous la livre sans réticence. Basée sur l'observation et la confrontation, elle tend à rechercher, à déceler, et à extraire en toutes choses, le reflet des valeurs impérissables que nos ancêtres ont, patiemment, forgées de leurs mains et dont nous sommes, aujourd'hui, les précieux légataires en même temps que les heureux bénéficiaires.

C'est ainsi que cette présence que le Brabant est sur le point d'acquérir dans le domaine touristique, si elle est favorisée par l'implantation dans nos murs

de nombreux organismes relevant du monde des affaires ou de la politique, ne doit, en aucun cas, être portée au crédit du hasard, ce dieu des pusillanimes et des ignorants. Cette primauté, on la retrouve, inscrite en lettres d'or et de sang, à chaque tournant de son histoire, dans ses arts, ses sciences, ses lettres comme dans les manifestations les plus intimes de sa vie populaire.

Dans cette optique, le pèlerinage aux sources, auquel nous convie le conférencier, prend à nos yeux l'allure d'une authentique révélation. Les messages poignants, pathétiques que lancèrent, un jour, un Ruisbroeck, un Jan van Boendaele ou encore un Erasme, ce prince des humanistes n'ont-ils pas résisté admirablement à la corrosion des siècles pour nous parvenir tout nimbés d'une exquise et étonnante fraîcheur. Dépouillées du souvenir de ces maîtres de la pensée humaine, la Forêt de Soignes, ce joyau du Brabant, tout comme la grouillante et exubérante commune d'Anderlecht auraient-elles encore ce lustre que chacun se plaît à leur reconnaître aujourd'hui ? Sans la griffe d'un Pierre Brueghel qui le peignit un jour, avec un ferveur mêlée de respect, dans la célèbre Parabole des Aveugles, le site de Pede-Saint-Anne aurait-il gardé cette extravagante beauté, cette étrange poésie, aurait-il suscité ce mouvement spontané et unanime d'opinion, ce cri d'alarme qui jaillit, de nos jours, en faveur de sa préservation ?

Aux sceptiques qui soutiendraient que les attraits du Brabant ne sont qu'une caricature, grossièrement et hâtivement façonnée, pour répondre aux nécessités de l'heure, le conférencier oppose ces récits de voyages, en terre brabançonne, accomplis à une époque où la notion de tourisme n'était qu'un pur concept. Il est touchant de feuilleter ce manuscrit hollandais du XVIII^e siècle où l'auteur a consigné, en toute simplicité comme en toute candeur, les impressions de son voyage en diligence entre Malines et Bruxelles. Son enthousiasme délirant à la vision du site des Trois-Fontaines au sujet duquel il ne tarissait pas d'éloges ne manquera peut-être pas de nous surprendre tout comme cette description de la vie bruxelloise, en l'an de grâce 1823, due à la plume de l'Amstellodamois Cornelis Van de Vijver où sont évoqués, à côté du charivari indescriptible qui envahit la Grand-Place dès trois heures du matin, les con-

certs du dimanche sous les frondaisons du Parc et certains usages qui sembleraient bien démodés de nos jours, tel celui d'offrir des couronnes aux cabaretiers à titre de remerciements pour les dons recueillis au profit des œuvres de bienfaisance ou encore ce rite du bain à domicile qui ferait s'esclaffer nos hygiénistes, où, contre espèces sonnantes et trébuchantes, le citoyen, un tant soit peu jaloux de son corps, recevait, en prêt, pour un temps strictement limité, la baignoire et la quantité d'eau nécessaires à des ablutions qu'on a aucune peine à imaginer très sommaires.

Si ces anecdotes parfois piquantes, souvent satiriques mais toujours savoureuses font, au même titre que certaines chansons populaires ou que ces théâtres de marionnettes dont Toone reste le prototype, partie intégrante du patrimoine brabançon, en général, et bruxellois en particulier, elles n'ont pas suffi, loin s'en faut, à établir extra muros le bon renom de notre province.

Cette renommée ou plutôt ce rayonnement, ce sont, à la suite de nos savants et humanistes, nos explorateurs, nos colonisateurs, nos missionnaires qui l'ont diffusée, très loin, par-delà les océans. L'histoire a déjà rendu justice à un Père Damien, s'isolant, au cœur de l'Océan Pacifique, parmi les lépreux pour partager jusqu'au dernier soupir leur sort pitoyable. D'autres encore, nantis de lettres de noblesse, tel Pierre Gossael de Louvain qu'on retrouve à Quito en Equateur, en 1565 ou Nicolas Cleynaerts de Diest qui s'établit, au XVI^e siècle, parmi les Maures d'Afrique du Nord ou encore Nicolas Blicq, de Bruxelles qui entreprit, en 1598, un voyage d'exploration qui le conduisit bien au-delà du détroit de Magellan, attendent toujours que leur dossier soit ouvert et que soit, enfin, officiellement reconnu à la face du monde leur titre d'ambassadeurs du Brabant. Si aujourd'hui, l'ère des grandes conquêtes est révolue, nos architectes, nos ingénieurs, nos bâtisseurs, continuent encore de témoigner sous tous les cieus du prestige incomparable de notre province, assurant, de la sorte, dans tout l'univers cette présence de la pensée brabançonne.

Sachons gré à M. A. Demol de nous avoir donné, par le biais de la petite histoire, une vibrante et admirable leçon d'humanité.

J. B.

(Naples, Musée National, 1568.)

« La parabole des Aveugles », par Pierre Brueghel.



CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

JANVIER 1963

- 6 UN PEU PARTOUT : Cortège des Rois Mages.
- 16 BRUXELLES : Féeries lumineuses (jusqu'au 27) à l'occasion du « Salon de l'Automobile ».
- 25 BRUXELLES : 1^{er} Festival International des Films techniques et commerciaux. AUDERGHEM : Fêtes du Centenaire de la commune. Séance académique d'inauguration au Val Duchesse.
- 27 GAMMERAGES : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul. (Cette coutume remonte à l'année 1382.)

FEVRIER

- 2 LOUVAIN : Fête patronale de l'Université. Messe solennelle en la Collégiale Saint-Pierre. Cortège.
- 10 BRUXELLES : « Les Amis du Rail » : Conférence sur « Châteaux, histoire, souvenirs... », spectacle « Son et Lumière » du Val de Loire, par René Briade. Cinéma Mirano, 38, chaussée de Louvain, à 10 heures.
BRUXELLES : 43^e Salon international de l'Agriculture (jusqu'au 17).
- 27 DIEST : Première grande foire aux chevaux et Foire commerciale.

MARS

- 3 NIVELLES : Cortège carnavalesque.
- 9 BRUXELLES : V^e Salon des Vacances au Heysel (jusqu'au 17 mars).
- 9 BRUXELLES, Centre international Rogier : « L'A.C.A. danse chez les Mayas », Grand bal annuel paré et travesti de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles.
- 17 BRUXELLES : Eglise de la Chapelle. — Pèlerinage à St-Christophe. Bénédiction des véhicules (spécialement les autocars).
- 19 LOUVAIN : Pèlerinage à la Chapelle de St-Joseph (jusqu'à fin mars).
- 24 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.
HAL : Cortège carnavalesque.

RENCONTRE INTERNATIONALE

Sous le patronage de l'Institut international du Théâtre, le Centre belge de cet institut organise à Bruxelles une Rencontre internationale pour l'Enseignement de l'Art dramatique, qui aura lieu du 2 au 9 janvier au Centre Rogier (Atelier du Théâtre national). Cette rencontre permettra, pour la première fois, une confrontation des méthodes de formation théâtrale utilisées par les plus grandes écoles internationales. Des exercices pratiques et des démonstrations seront faits par de nombreux étudiants.

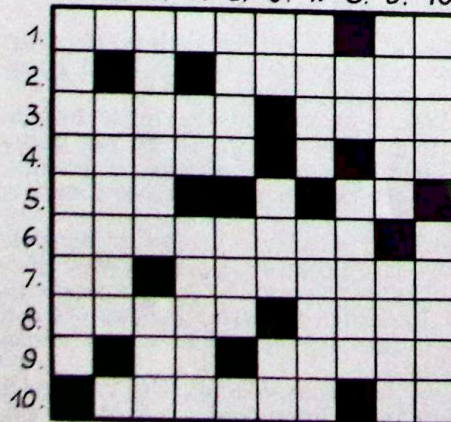
NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 37.

HORIZONTALEMENT.

- 1. Autre nom du Château Solvay. — Pronom.
- 2. Eminent patriote qui fut membre du

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10



- 3. Congrès et plusieurs fois ministre. Général bruxellois qui sauva le trésor de la Grande Armée pendant la campagne de Russie. Le berceau houblonier du Brabant.
- 4. Un des patrons de la ville de Diest. — Usages.
- 5. Sur la rose des vents. — Carte à jouer.
- 6. Commune à l'est du Brabant.
- 7. Bout de col. — Hameau du Brabant, au sud de Asse.
- 8. Il fut bourgmestre d'Uccle. — Ville d'Afrique.
- 9. Arbre toujours vert. — Proverbe.
- 10. Nom flamand de la commune brabançonne où naquit Lemonnier. — Voyelle doublée.

VERTICALEMENT.

- 1. Il fut décapité au Sablon en 1568.
- 2. Le plus grand anatomiste du XVII^e siècle, natif de Bruxelles.
- 3. Nom flamand d'une ville du Brabant. Tranchant d'un instrument.
- 4. D'un verbe gal. — Esclaves.
- 5. Pays d'Europe. — Grande ouverte.

- 6. Pronom retourné. — 100 sen. — Espace de douze mois.
- 7. Pareil. — Dans le nom de plusieurs communes brabançonnées.
- 8. Note retournée. — Place publique des villes de la Grèce ancienne.
- 9. Début du nom flamand de « Notre-Dame au Bois ». — On prie saint Hubert pour en être guéri.
- 10. Période. — Elle a son bout fêté.

Pierre LAURENT.

SOLUTION
DU
PROBLEME
N° 36

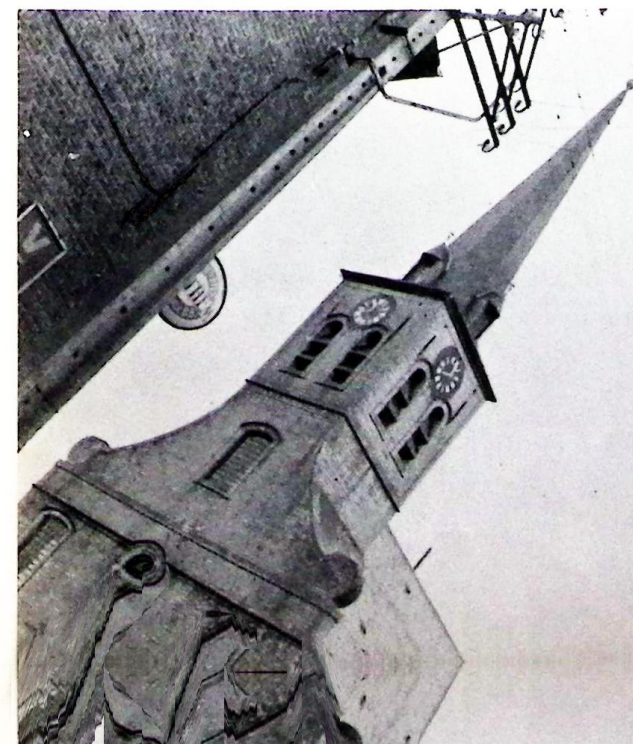


Monuments pour leur valeur historique en Brabant classés



Le château de Winghe-Saint-Georges (à 13 km de Louvain) entouré d'un parc plein de fraîcheur.

L'église Saint-Hubert de Wakkerzeel (commune de Werchter).



A Zichem, les pluies abondantes de la mi-décembre ont fait déborder le Démer sur la rive duquel se dresse « La Tour des Pucelles » datant du Moyen Age. Construit en grès ferrugineux, ce donjon mesure 30 mètres de haut et l'épaisseur de ses murs à la base atteint 3,50 m.



La mention « Paedagogium falconis » figure au fronton de la porte d'entrée du Collège « De Valk » de la rue de Tirlemont à Louvain.



IL N'Y A QU'UNE RUE NEUVE AU MONDE !

Rue Neuve, devant l'église du Finistère, un jardin a été fort artistiquement réalisé par la Fédération touriste des Producteurs, du domaine de Huizingen et de l'école d'horticulture d'Anderlecht.

(Photo R. Vanden Abbeele.)
(Photo F. Auvignu Appelo.)

W. D. ...